

La Presse

ZAP

disques livres vidéos jeux télévision

Le son de La Guerre des étoiles

Il aurait été impensable de confier l'élaboration de la trame musicale du nouvel épisode de *La Guerre des étoiles* à un autre compositeur que John Williams. Plus de vingt ans après avoir musicalement enrobé la «force» une première fois, et marqué l'ensemble de son empreinte, Williams a repris la baguette pour diriger lui-même l'Orchestre Symphonique de Londres. Notre collaborateur en cinéma **Marc-André Lussier** a tendu l'oreille à cet environnement sonore et il en a profité pour écouter quelques autres productions que *Star Wars* a inspirées.



page B7

La culture à la maison

La fin du SIÈCLE

Mais de quelle année 2000 s'agit-il ?

cinéma maison

Deux arnaques

Still Breathing est un film tout à fait charmant qu'une lourde trame sonore écrase sous son poids. Mais cette histoire de fille et d'arnaque vaut quand même le détour, juge **Sonia Sarfati**, qui n'a pas autant de bons mots pour une autre histoire de petits acteurs fraudeurs qui semblent le pendant contemporain des Laurel et Hardy d'antan dans *The Impostors*...



page B3

télévision

Les chaussures de Louise

La réalisatrice Louise Leroux part du talon haut pour analyser les rapports entre les hommes et les femmes. Un film fascinant, écrit **Suzanne Colpron**, qui va changer votre façon de voir cette chaussure.

page B2

jeux

Au jeu!

Voilà près d'un mois maintenant que la saison du baseball majeur bat son plein. Si vous êtes un amateur de jeux et un fan de ce sport, le printemps marque également l'arrivée des jeux de baseball pour ordinateurs et consoles. Pour notre chroniqueur **André Mondoux**, l'occasion est belle de devenir plus qu'un simple gérant d'estrade en endossant son uniforme virtuel pour propulser les balles au-delà de la clôture du champ centre.



page B3

JACQUES FOLCH-RIBAS

C'est l'an 2000 qui s'en vient... Avez-vous prévu cela? Où serez-vous, où irez-vous? Mon ami Michel, savantissime professeur à l'Université, a déjà acheté son champagne. Jean-Louis veut aller fêter cela à Paris. Les hôtels de New York, au centre, près de l'horloge de Times Square, sont tous retenus.

Tous ces gens-là ont tort, nous le savons bien. Le siècle ne commencera pas le 1er janvier 2000... C'est une erreur, à peine funeste, disons regrettable. Cette erreur vient de très loin, aussi loin que l'Égypte ancienne.

Pour s'en convaincre, lire, contempler, étudier au besoin deux livres qui se consacrent au temps. La formidable aventure de la mesure du temps.

Le premier s'intitule *Le temps compté, le temps conté*. Compter le temps qui passe, et qui va passer, c'est évidemment vieux comme le monde. Les Mésopotamiens et les Égyptiens dont je parlais tout à l'heure s'y sont essayés. Puis les Arabes, fins mathématiciens qui semblent avoir inventé le bouton à quatre trous : le zéro. Je dis : semblent. À ce qu'on sait. Sans zéro, comment voulez-vous compter! Le zéro, c'est la roue des matheux.

Et les calendriers, que tout ce beau monde se mit à confectionner... La plus grande confusion s'installa, dès le début des temps.

On va se baser sur la lune, dirent certains. En 4241 avant J.-C., les Égyptiens instaurent un calendrier : l'année compte 365 jours 1/4. Pas mal, n'est-ce pas?

Les Chinois se basent sur les saisons. 354 jours par année. Zut, ça ne marche pas, il faut ajouter des journées pour bien s'aligner sur le printemps.

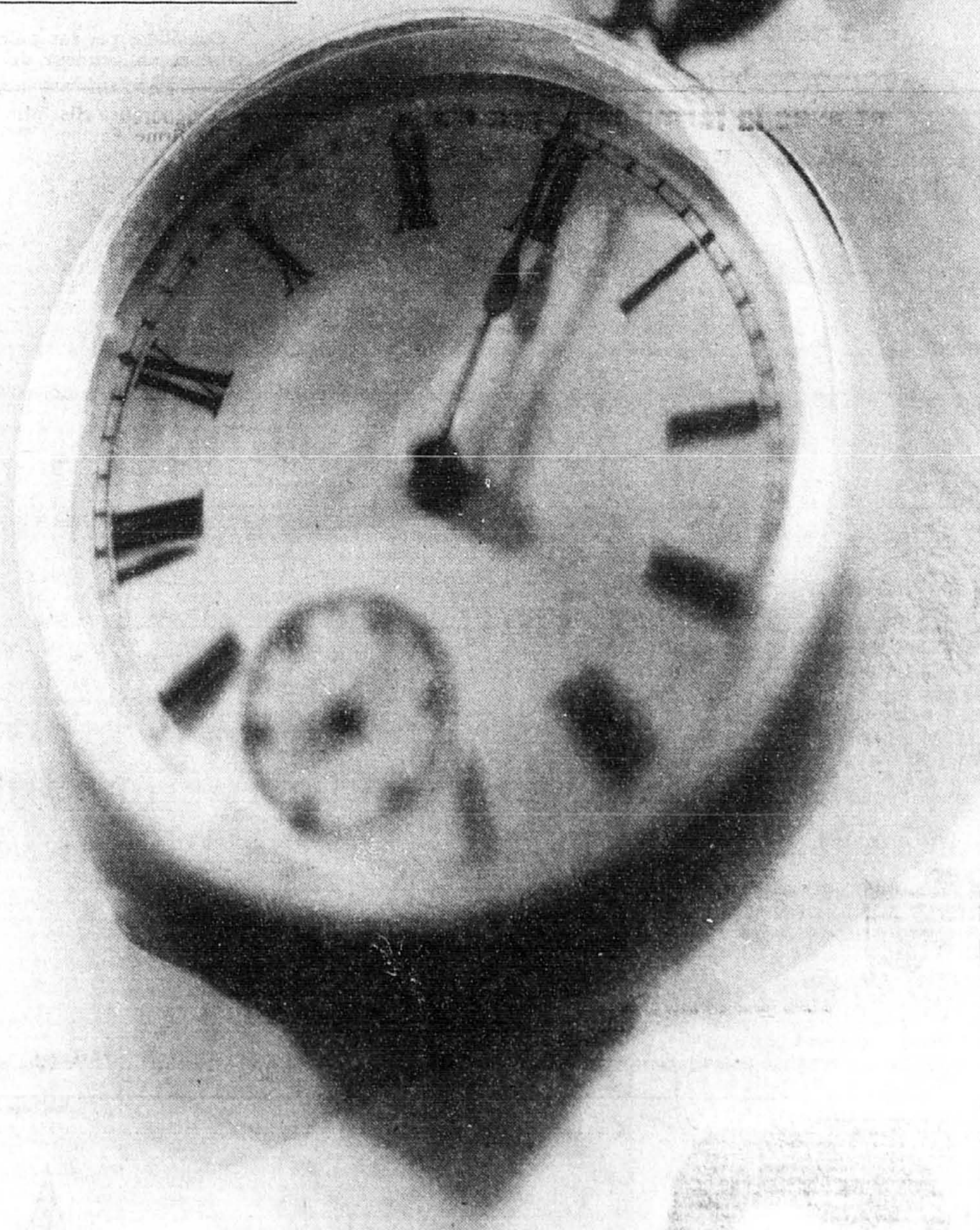
Les Hébreux, les Grecs, les Romains, font des approximations semblables, avec journées intercalaires. Arrive César, Jules. On va se baser sur le soleil, dit-il. Le nouveau calendrier, dit Julien, commencera le premier janvier de l'année 45 avant J.-C. – mais il y aura un décalage de 80 jours avec les anciens calendriers, disent les conseillers du Patron – où sont-ils donc passés, dit César. On va

appeler cette année 45 l'année du désordre : 445 jours. L'horreur, mais on aura enfin un bon calendrier.

C'est faux. Voilà un pape, Grégoire XIII, qui s'en mêle. Calendrier grégorien en 1582. Adopté un peu partout, peu à peu, jusqu'en Chine en 1949...

Pendant ce temps-là, inutile de dire que les Américains précolombiens qui ne sont pas au courant, calculent comme des fous (sans zéro) et adoptent leurs propres mesures du temps.

Voir **SIÈCLE** en B2



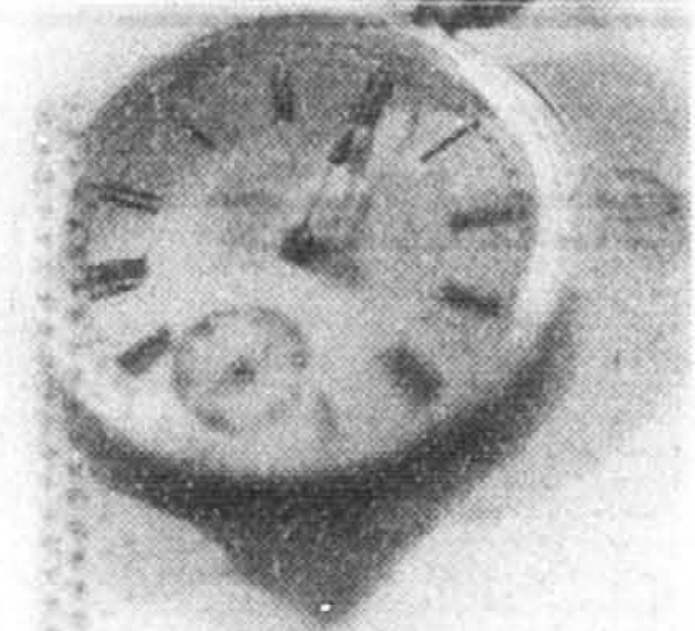
<http://lapresse.infini.net>

La Presse et Vidéotron présentent le site Internet de La Presse, le complément idéal de votre quotidien préféré. Retrouvez l'actualité résumée ainsi que des dossiers spéciaux et des chroniques pratiques sur l'économie, le sport, les spectacles, le cinéma... bref, un contenu qui vous réserve plein de surprises. Ni tout à fait pareil, ni tout à fait différent.

le pense donc je clique



PHOTO: G. G.



La fin du siècle

MÉTIS / Suite de la page B1

L'année 2000 comptera exactement 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 45 secondes. Oui mais, à partir de quand ?

Vous trouverez tout cela, avec les aventures et les anecdotes les plus savoureuses, dans *Le temps comté, le temps comté*.

Si bien que, si vous êtes capable de nous dire à quel moment précis mon ami Michel doit déboucher son champagne... n'hésitez pas, merci pour lui.

Il faudrait que vous consultiez également l'album excellent, et très bellement illustré, et très mathématiquement fourni, écrit par Jean Lefort, professeur de mathématiques, intitulé *La saga des calendriers ou le frisson millénaire*. Là, vous aurez de quoi vous amuser avec les origines de la recherche, les calendriers lunaires, solaires et luni-solaires, l'établissement des dates comme celle de Pâques (qui ne fut pas un cadeau, semble-t-il), et surtout avec les systèmes qu'on appelle « exotiques », ceux des Mayas, passionnants, des Aztèques, mystérieux, et même des Gaulois (pas si drôles que cela). Avec la liste de toutes les fêtes, religieuses ou profanes, dans laquelle vous verrez que rien n'est simple, si tout est passionnant.

Je vous rappelle tout de même que l'an 2000, c'est 6236 pour l'ancien calendrier égyptien (voyez cela avec vos amis du Caire), 5760 pour l'hébraïque, 2753 d'après l'ancien calendrier romain, 2544 pour le bouddhiste (le Dalaï Lama est au courant), 1420 pour le mahométan, 5119 pour le maya... et l'année du Dragon pour le calendrier chinois. À vous de choisir.



LE TEMPS COMPTE, LE TEMPS CONTE
David Ewing Duncan
Nil éditions, 344 pages



LA SAGA DES CALENDRIERS, OU LE FRISSON MILLENAIRE
Jean Lefort
Bibliothèque pour la Science, album illustré, 1919 pages



Stiletto, un film sur les talents hauts... et la liberté des femmes.

Les chaussures de Louise

SUZANNE COLPRON

Stiletto. Ne cherchez pas dans le dictionnaire, ce mot n'y figure pas. Pourtant, il coiffe le premier film de Louise Leroux présenté mardi, à 21 h, à Radio-Canada.

Stiletto, c'est le nom donné au talon haut, cet objet sensuel, ce piédestal du désir (!), ce symbole ultime de la féminité.

On peut être pour ou contre. N'empêche, il existe depuis des centaines d'années. Des Chinoises se bandaient les pieds, il y a 1000

ans, pour en stopper la croissance, et portaient de minuscules chaussures grimpées sur des talons.

Mais le film de Louise Leroux ne porte pas tant sur le talon haut que sur la liberté des femmes et les rapports entre les sexes.

Elle explique : « Le talon haut n'est qu'un prétexte. Un beau prétexte cinématographique, empreint d'une riche symbolique sexuelle, qui nous permet d'aborder la question du rapport de force entre l'homme et la femme. Un prétexte sensuel, rythmique, musical, coloré qui a l'avantage de plaire aux femmes et de subjuguier les hommes. Un prétexte bien à nous, Occiden-

taux, qui semblent ne déceler aucune anomalie dans nos chaussures, alors qu'on hurle si facilement au scandale devant des hidjabs exotiques. »

Mais au fait, pourquoi les femmes portent-elles des talons hauts si ces chaussures les font souffrir ?

Louise Leroux interroge plusieurs hommes dans son documentaire — manufacturiers, designers de mode, historiens, podiatres — mais, curieusement, elle ne pose à peu près jamais la question aux femmes.

Construit autour de sa quête personnelle, *Stiletto* est un réquisitoire contre l'exploitation « podiatri-

que » des femmes par les hommes. Les talons hauts y font figure de chaînes, de ceintures de chasteté ou de camisoles de force...

Les images, très belles, sont de Bernard Couture. Aube Foglia signe le montage. Sylvain et Dominique Grand, de l'Onde de Choc, réalisent la musique.

Produit par Éric Michel de l'ONF, ce film amusant et d'une facture très personnelle est la première réalisation de Louise Leroux. Il est présenté dans le cadre de l'émission *Coup d'oeil*, en primeur, à Radio-Canada.

Après l'avoir vu, vous ne verrez plus jamais les chaussures de la même façon.

VOILÀ CANNES

Tous les jours, 19 h 30, TV5

À l'occasion du 52^e Festival international du film de Cannes, TV5 propose une programmation spéciale jusqu'au 23 mai. *Voilà Cannes* présente un bilan de la journée : de l'officiel à l'officieux, de l'incontournable à l'anecdote. Au programme : des extraits du film du jour, la montée des marches et des reportages sur le marché de Cannes. *Voilà Paris spécial Cannes*, à 18 h, et *Signé Croisette*, à 23 h, s'intéressent aussi à l'événement.

PLANÈTE PUB

Samedi, 16 h 30, TQS

Vous aimeriez revoir la publicité des enfants Simard ou celle de

Dodo en bikini ? *Planète Pub* présente cette semaine une rétrospective des pubs qui ont le plus marqué le Québec au cours des 40 dernières années. Pour l'occasion, l'animatrice Emmanuelle Garnaud reçoit le comédien Pierre Curzi. Les commentaires laissent parfois à désirer mais les extraits valent le détour. En reprise, dimanche prochain, à 16 h 30.

TEMPS PRÉSENT FÊTE SES 30 ANS

Mardi, 21 h 40, TV5

Pour fêter ses 30 ans, *Temps Présent* présente une émission spéciale sur le thème de l'eau. Deux reportages sont notamment diffusés : *À qui profite l'eau ?* et *Bangladesh : l'eau qui tue*. Pompée en profondeur et con-

sommée depuis une vingtaine d'années par plus des deux tiers de la population, l'eau du Bangladesh est aujourd'hui l'ennemi numéro un. Elle contient de l'arsenic dans des proportions 40 fois plus élevées que les normes admises.

LA FEMME DU BOULANGER

Jeudi, 21 h 10

Dans la foulée de Cannes, Super Écran présente son Festival du film français. À l'affiche : *Le Bossu* de Philippe de Broca, *Ma vie en rose*, *La vérité si je mens !*, une comédie dramatique avec Richard Bohringer et Richard Anconina, *Rien ne va plus* de Claude Chabrol et, pour la première fois à la télé québécoise, *La femme du boulanger*, une production

canadienne tournée l'an dernier en Provence, avec Roger Hanin. *Marius* et *Jeanette* est présenté vendredi.

Nous avons aimé

- Passionnement ★★★★★
- Beaucoup ★★★★★
- Juste assez ★★★
- Un peu ★★
- Pas du tout ★

VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

par Louise Cousineau

8:00 RDS - Grand Prix de Monaco

Si vous ne voulez pas rater le départ, mettez votre réveil. Le beau Jacques, par contre, risque encore de rater le sien.

20:00 2 - Emma

Pas le meilleur personnage créé par Jane Austen. Emma est une fille qui essaie de trouver des maris à ses amis, souvent pour leur plus grand malheur. Gwyneth Paltrow dans le rôle.

20:00 17 - Le Plaisir croît avec l'usage

Si vous aviez raté cette aubade à Guy A. Lepage, vous apprécierez. Et vous verrez son fils, qui a l'air d'un garçon délégué.

20:00 35 - Opération Tango

Troisième épisode de cette série qui évoque les aînés de la vie militaire canadienne lors d'une mission de paix en Bosnie. Avec Mario Saint-Amand et Jean-François Casabonne.

20:30 TV5 - Bouillon de culture

Balzac en discussion.

21:00 10 - The X-Files

Avant-dernière épisode de la saison.

21:00 3 - Joan of Arc

Le réalisateur québécois Christian Duguay a dirigé cette minisérie de 20 millions US sur la pucelle d'Orléans. Leelee Sobieski dans le rôle-titre. Suite et fin mardi.

CANAUX	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30	CF	VD	SRC	TVA	TQS	CTV	PBS	CABLE
2	Ce soir	Découverte / Julie Payette	La Mission de	La Vie d'artiste	Cinéma / EMMA (4) avec Gwyneth Paltrow, Jeremy Northam				Le Téléjournal (22:05)	Sport (22:40)	Cinéma / LES RÈGLES DU JEU (1) avec M. Paré, M. D'Allo (23:05)		4	4						
4	Le TVA	La vie est un sport dangereux	Fort Boyard / Rachel Fontaine, Robert Brouillette		Cinéma / UNE FAMILLE DE FLICS (5) avec Charles Bronson, Angela Featherstone				Le TVA, édition réseau	Sports (22:25) / Loto (22:44)	Vins et Fromages (22:51)	Évangélisation (23:21)	7	7						
15	Pignon sur rue	Skippy	D. / Le Minimalisme	Îles d'inspiration	Le plaisir croît avec l'usage... / Guy A.			Les 100 Photos du siècle			Cinéma / LE BALLON BLANC (3) avec Aïda Mohammadkhani, Mohsen Kaifi		8	8						
16	La Porte des étoiles		Catastrophes		Miniserie / Opération Tango avec Mario Saint-Amand (3/5)				Cinéma / LE PASSÉ REVIENT (3) avec Kenneth Branagh, Emma Thompson		Le Grand Journal (23:15)	Box Office (23:45)	5	5						
12	Pulse	Travel, Travel	Felicity		Touched by an Angel				Cinéma / CITY HALL (4) avec John Cusack, Al Pacino			CTV News (23:45)	11	11						
8	News				Charmed								45	58						
6	Cinéma / GOLD DIGGERS (17:00)	Royal Lovers			Cinéma / LYDDIE (5) avec Tanya Allen, Christianne Hirt				Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Nation's Reflect.	13	13						
22	World News	M*A*S*H	Cinéma / FATHER OF THE BRIDE 2 (5) avec Steve Martin, Diane Keaton		Cinéma / DOUBLE PLATINUM avec Diana Ross, Brandy Norwood						Access Hollywood		22	22						
3	News	Friends	60 Minutes		Touched by an Angel				Miniserie / Joan of Arc avec Leelee Sobieski (1/2)		News	ER	21	21						
5	Basketball / Séries éliminatoires (17:30)				Dateline NBC				Cinéma / ATOMIC TRAIN avec Rob Lowe, Esai Morales (1/2)			Viper	23	23						
33	Battlefield: Vietnam (3/6)				Nature / ...World of Sharks & Rays				Masterpiece Theatre / Moll Flanders (1/2)		Mystery! Hetty Wainthropp...		20	20						
57	World News	Religion, Ethics	...Kathy	...Theatre's...	Great Composers				Swinging' with Duke: ...with Wynton Marsalis		Encore!	World News	Mapp and Lucia	24	24					
A & E	Cinéma / ALL THE PRESIDENT'S MEN (3) avec Dustin Hoffman (17:00)				Biography / Marilyn Monroe: The Mortal Goddess				Love in the Ancient World				38	47						
BRAVO	Saul Zaentz	Arts & Minds	Velvet Dreams		The Awful Truth				Cinéma / THREE DAYS OF THE CONDOR (3) avec Robert Redford		Cinéma / INSIDE DAISY CLOVER		34	48						
CÂBLE 9 V.	It's your Money	Tour de table	Controversy		Pl. publique 99	Cooking... Kim			Controverse		Parole et Vie			9						
CANAL D	Insectia	Juste pour rire	Années Mode/Parfums couturiers		Goût du monde/Frioul, Lombarde				Biographies / Ludmila Chiriaeff		Navarro		31	31						
CNN	WorldView	Moneyweek	World Today	Sports Tonight	NewsStand / C/N & Time				Celebrate the Century / 1930-1939		World Today	Pinnacle	Sports Tonight	Week in the NBA	36	39				
DISC.	The Professionals/Mountain Shout		Sunday @discovery.ca		Sunday Showcase / Giraffes				Sunday Showcase / The Goats...		Shipwreck / Fatal Collision		Sunday @discovery.ca	37	37					
FAMILY CH.	Franklin	Little Lulu Show	Clarissa	Believe it or not	B*Witched and Five in Concert				Cinéma / APOLLO 11 (5) avec Jim Metzler		Cinéma / HEAVEN KNOWS, MR. ALLYSON (4) (23:30)		68							
FOX	For your Love	Zoe, Duncan...	The World's Funniest		The Simpsons	Family Guy			The X-Files			7th Heaven	46	36						
GLOBAL	Myst. Island	Talking Heads	60 Minutes						The X-Files / Dernière		The Practice		The Adventures of Sinbad	3	3					
HISTORY	Historyland	A Scattering...	The Canadians		History of Warfare				Sharpe			History of Warfare	47	49						
LIFE	TV Guide...	Real Families	Trendspotting	Foodessence	Weddings	Weird Homes			Extreme World Records		Trendspotting	Weird Homes	Weddings	Foodessence	29	50				
MM	MuchMegaHits		CombatZone		MuchMusic Countdown				Fax		Pop up Video	RapCity	MuchEast	35						
MP	D.	Box-Office	Le Décompte MusiquePlus		Fax				C't à ton tour Rajotte!				Clip / Se poursuit jusqu'à 2h00.	30	30					
MMAX	Chic Planète	Duo: E. Shaplin	Ed Sullivan	Pop up vidéo	Musicographie / Luciano Pavarotti				Concert / Luciano Pavarotti Together for the Children of Bosnia		Musicographie / Luciano Pavarotti		48	32						
NW	World News	Money Show	Life & Times / Peter Gzowski		Pamela Wallin				Sunday Report	Schlesinger	The Passionate Eye... / Stories of Srebrenica	Antiques Road.	25	25						
RDI	Toute une époque... vue par l'ONF		Monde ce soir	Culture-choc	L'URSS / La Révolution confisquée				Le Journal RDI	Scully RDI	Le Téléjournal	Second Regard	Portraits de... / David Suzuki	19	19					
RDS	Le Brunch des champions		Sports 30 Mag	Formule 1 / Grand Prix de Monaco							Sports 30 Mag		Hockey	33	33					
SHOWCASE	Prime Suspect		Cinéma / HARLEQUIN ROMANCE: ANOTHER WOMAN (6)		Due South				Cracker		Cinéma / ONCE WERE... (2) (23:04)		40	40						
TÉLÉTOON	Tom et Jerry	Les Graffiti	Fifi Brindacier	Robin des bois	Ned et son triton	Drôle de voyou			Les Simpson	Animania	Blake, Mortimer	South Park	Les Simpson	Capitaine Star	34					
TLC	Chasing the Killer Storms		How'd they do that? / Men in Black		Awesome Record Breakers				Death-Defying Stunts		Evel Knievel / The True Story		...Awesome Record Breakers	27	27					
TSN	SPGA Golf / Las Vegas (17:30)		Sportsdesk	Baseball Max	Baseball / Giants - Astros								Sportsdesk	28	28					
TV5	Haroun Tazieff raconte sa terre		Journal FR2	Vivement...	G. Gourmands	Bouillon de culture / Balzac			Faxcult. (21:45)	Jrnl b. (22:40)			Au nom de tous les... (23:10)	15	15					
VIE	La Quête / Monde secret des Incas		Trauma		L'Hôpital Chicago Hope				Diagnostic / Spasmes faciaux		Bébé arrive	Vie en vrac / Nature des sexes	Copines d'abord	44	35					
YTV	Charlie Brown	Lassie	My Hometown	Shirley Holmes	a20	System Crash			Flipper		Jake & the Kid		Dunk Street	18	18					

CABLE: A & E = ARTS AND ENTERTAINMENT - CÂBLE 9 V. = CÂBLE 9 VIDÉOTRON - CNN = NOUVELLES - DISC. = DISCOVERY - MM = MUCH MUSIC - MP = MUSIQUE PLUS - MMAX = MUSMAX

NW = NEWSWORLD - RDI = RÉSEAU DE L'INFORMATION RDS = RÉSEAU DES SPORTS - TLC = THE LEARNING CHANNEL - TSN = THE SPORT NETWORK - TV5 = TÉLÉVISION INTERNATIONALE - YTV = YOUTH TV



Guy A. Lepage



Arnaques, mode d'emploi

SONIA SARFATI

La fille est jolie et indépendante. Elle refuse de laisser payer l'addition au beau gosse qui la courtise. Elle accepte par contre qu'il la conduise jusqu'au garage où l'attend sa voiture, en réparation. Juste à côté, se trouve justement une galerie d'art qu'elle fréquente avec assiduité: il s'y trouve un tableau qu'elle adooooore.

Le beau gosse l'accompagne. Ému, il la regarde s'extasier et fondre de plaisir devant la toile. Elle est si belle, si touchante — la fille, pas la toile — qu'il veut la lui offrir. Elle refuse. Il insiste. Elle ne veut rien entendre. Il la supplie d'accepter. Et elle lâche le morceau: « Elle vaut 14 000 \$! » — la toile, pas la fille.

Quelques heures plus tard, la jolie est chez elle. Le tableau sur un mur de son appartement, dans ses poches, les 14 000 \$ du beau gosse. Car il ne vaut rien — le tableau, pas le gars. La fille est en effet de connivence avec le propriétaire de la galerie dans ce qui s'appelle une arnaque.

Et ce n'est là que le début du savoir-faire de la demoiselle. Il faut voir comment elle se débarrasse du beau gosse quand il viendra réclamer son « dû » — la fille, pas la toile.

Voilà donc campé l'un des deux personnages principaux de *Still Breathing*. Elle, Roz (Joanna Going), désabusée par la gent masculine et arnaqueuse professionnelle. L'autre personnage est son âme soeur, rien que ça. Un Arsène Lupin à la puissance 10? Pas du tout! Un charmant garçon qui vit dans un bled du Texas, pas très loin de chez sa grand-maman ni du parc où il est amuseur public.

Mais il n'est pas que ça, l'ami Fletcher. Il a non seulement le sourire craquant de Brendan Fraser mais en plus, il a un don. Comme son père et son grand-père avant lui. Le moment venu, il « verra » la femme de sa vie. Or, justement — heureusement pour nous — LE moment est venu. Il va donc récupérer son arnaqueuse à Los Angeles et va tenter de la convaincre qu'il est l'homme qu'elle attend depuis toujours. Le hic, c'est qu'elle ignorait qu'elle attendait un homme.

Bref, *Still Breathing* est un film tout à fait charmant. Si seule-

ment il était possible d'y alléger la trame sonore de Paul Mills: à ce point omniprésent, on ne parle plus d'accompagnement mais d'ad nauseam (en insistant sur la nausée)!

Il n'en va pas de même avec l'air de tango qui, pendant une heure et demie, souligne et donne de l'essor aux aventures burlesques d'Arthur et Maurice (Stanley Tucci et Oliver Platt) — un tandem qui semble le pendant contemporain des Laurel et Hardy d'antan... dont ils partagent les corpulences respectives et les prénoms (ce qui n'est sûrement pas un hasard!).

Acteurs sans travail, ils utilisent leur talent de comédien pour arnaquer leur prochain. Il faut bien vivre. Sauf qu'ils ne parviennent que rarement à leurs fins. Ainsi, le petit numéro qu'ils jouent à un pâtisseries leur permet de lui subtiliser... non pas des choux à la crème et des miches de pain à se mettre sous la dent, mais une paire de billets pour une pièce de théâtre minable. Où ils rencontrent et insultent un acteur shakespearien plus minable encore. Et d'angoisseusement hystérique. Pour éviter de se faire trahir, Arthur et Maurice se sauvent, se retrouvent à bord d'un paquebot, se déguisent en stewards.

Et vogue joyeusement cette galère peuplée d'au moins autant d'imposteurs que de passagers!

C'est ainsi qu'au rythme du roulis, les portes claquent et les claques portent. Ce, tandis que certaines scènes ne peuvent qu'être comparées à ce qu'aurait pu être *Some Like It Hot...* si Marilyn, Tony Curtis et Jack Lemmon étaient montés à bord du *Loveboat*.

À voir un soir où vous avez décidé de laisser le sérieux — l'état d'esprit pas le chum, quoique... — au placard.

★★★

STILL BREATHING

(V.F. : EXALTEE)

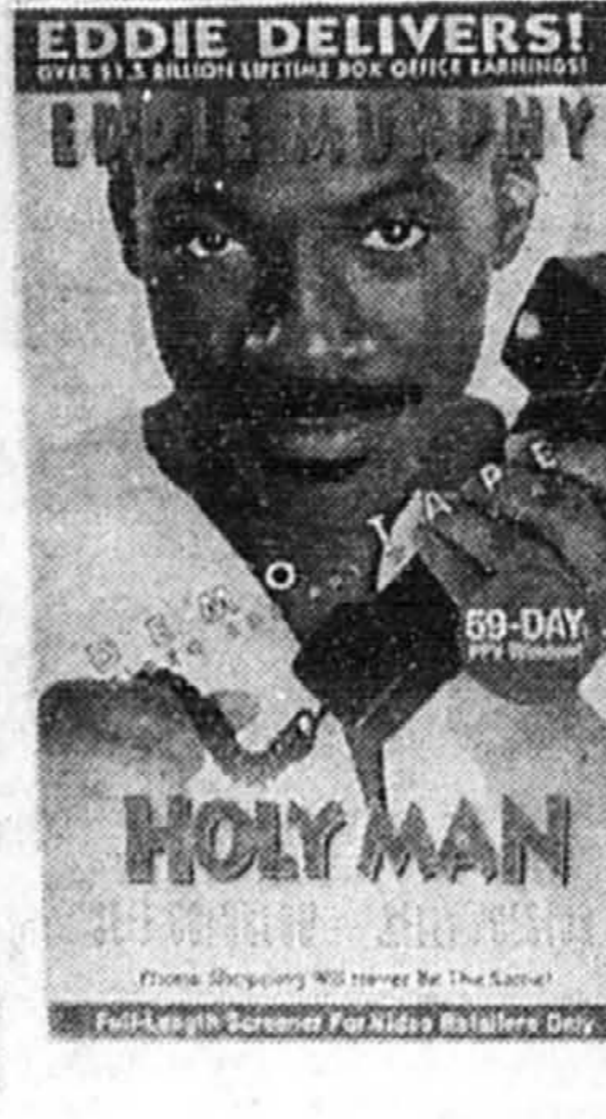
Comédie fantaisiste de James F. Robinson. Avec Brendan Fraser, Joanna Going, Ann Magnuson, Angus McFadyen. Sortie: 18 mai (VHS)

★★ 1/2

THE IMPOSTORS

(V.F. : LES IMPOSTEURS)

Comédie burlesque de Stanley Tucci. Avec Stanley Tucci, Oliver Platt, Alfred Molina, Steve Buscemi. Sortie: 18 mai (VHS et DVD)



En vrac

★★★

A COOL, DRY PLACE

Drame de John N. Smith. Avec Vince Vaughn, Monica Potter, Joey Lauren Adams, Bobby Moat. Sortie: 18 mai (VHS)

A Cool, Dry Place, c'est un peu *Kramer vs Kramer* en version fin de siècle. L'un des grands changements sur le thème de la mère absente qui revient au foyer après s'être éclatée (on le lui souhaite), vient du papa qui se retrouve avec Fiston sur les bras: à un Dustin Hoffman immense par son talent succède un Vince Vaughn immense en pieds et en pouces. Le *body*, les amies! Et puis, dans le rôle de la mère indigne qui abandonne son petit homme et son grand (manière de parler en ce qui concerne Dustin Hoffman...), une Monica Potter perdue dans la brume succède à la lumineuse Meryl Streep. À cela se greffe une histoire d'amour sans originalité et parce qu'il le faut bien. Le film se veut en effet une histoire « d'amour, de sexe et de recommencement ». Il y a un peu des deux premiers. Quant à recommencer, on n'est quand même pas maso!

★ 1/2

HOLY MAN

(V.F. : L'ILLUMINÉ)

Comédie fantaisiste de Stephen Herek. Avec Eddie Murphy, Jeff Goldblum, Kelly Preston, Robert Loggia. Sortie: 18 mai (VHS)

Il paraît qu'avec *Life*, Eddie Murphy vient de trouver sa rédemption. Avant de lui donner l'absolution, les fans du *ancien Flic de Beverly Hills* devront subir l'épreuve de *Holy Man*. Ici, celui qui s'est pris pour le gardien du futur dalaï-lama (*The Golden Child*) et pour l'héritier d'un royaume pas des cioux (*Coming To America*) incarne G. G comme dans le fameux point — mais là n'est le point, justement. G comme dans *God* — et là, on chauffe: un couple stressé et très « ouvré » (le contraire de désouvré) découvre G en train de renifler le gazon au bord de l'autoroute. Hasards et gars des vues aidant, mon-

sieur et madame embarquent G dans leur décapotable et l'engagent comme porte-parole de la chaîne d'info-pub où ils travaillent. G connaîtra alors le succès que l'on imagine, non sans se faire exploiter par les méchants patrons de la boîte. Monsieur et madame, bonifiés par sa présence, ne laisseront pas faire. Et tout finira pour le mieux — pour eux, pas pour le spectateur.

★★★

VERY BAD THINGS

(V.F. : MAUVAISE CONDUITE)

Comédie dramatique de Peter Berg. Avec Christian Slater, Cameron Diaz, Jon Favreau, Daniel Stern. Sortie: 18 mai (VHS) et 1er juin (DVD)

Ça commence comme un (vulgaire?) enterrement de vie de garçon. Ça se poursuit comme un enterrement. Puis un autre. Un autre encore. Les fêtards de *Very Bad Things* accumulent, en effet, les points de mauvaise conduite. Et les cadavres. Dont ils se débarrassent dans le désert, non sans les avoir coupés en morceaux — ça rentre mieux dans les valises. Bref, les fans de la Cameron Diaz de *My Best Friend's Wedding* et *There's Something About Mary* doivent s'attendre à des surprises. La jolie blonde est ici bête et méchante, même si elle ne met pas la main à la pâte — ni à la scie. Quant aux hommes qui l'entourent, ils tuent accidentellement (une prostituée de Las Vegas), puis avec plus de préméditation (un responsable de la sécurité de l'hôtel) et de moins en moins de remords. Mais le mariage aura lieu. Pour le meilleur et pour le pire? Pour le second, surtout. Grinçante, la vie en rose vue à travers les lunettes noires de Peter Berg.

★★★★

IN DREAMS

(V.F. : PRÉMONITIONS)

Drame fantastique de Neil Jordan. Avec Annette Bening, Aidan Quinn, Stephen Rea, Robert Downey Jr. Sortie: 18 mai (VHS)

Annette Bening est devenue folle.

C'est du moins l'impression qu'elle donne dans *In Dreams*, où elle campe avec justesse le rôle d'une femme dont l'esprit est habité par celui d'un meurtrier en série. Lequel s'en prendra à sa fille, puis à son mari. Chose qu'elle tente d'éviter en lançant des appels à l'aide désespérés... puisque les intentions du tueur lui sont révélées dans ses rêves. Sauf que personne ne la croit. Qu'elle passe pour folle. Qu'elle est internée. Une intrigue qui, en soi, peut sembler d'une banalité que certains qualifieraient d'hollywoodienne. Il n'en est rien parce que derrière la caméra de *In Dreams* se trouve Neil Jordan — celui de *In The Company of Wolves* plus que celui de *Interview With a Vampire*. Le résultat est un film qui marche sur un fil, celui qui sépare le rêve de la réalité. Un film qui ne sombre pas dans la psychologie facile et dans la violence gratuite (même s'il y a des deux, à profusion). Un film déroulant. Et loin d'être banal.

EN DVD

(Sorties du 18 mai)

BONNIE AND CLYDE d'Arthur Penn (1967). Warren Beatty et Faye Dunaway incarnent le plus célèbre des couples de bandits de grand chemin, que la mort guettait au tournant.

PORK CHOP HILL de Lewis Milestone (1959). Pas un film de boucher, mais un film de « boucherie » — puisqu'il y est question de guerre. Celle de Corée pour faire changement.

THEY WERE EXPANDABLE de John Ford (1945). Robert Montgomery, John Wayne et Donna Reed sont de cette production d'une grande justesse de ton et de sentiment qui se déroule dans le Pacifique en 1941. Au programme, donc, la Deuxième Guerre mondiale (pour faire changement?).

THE HUDSUCKER PROXY de Joel Coen (1994). Tellement drôle, cette comédie satirique dans laquelle Tim Robbins incarne un coursier bêta qui devient président d'entreprise! Un vent de folie joyeuse.

—Sonia Sarfati



Le baseball de l'an 2000

ANDRÉ MONDOUX
collaboration spéciale

Voilà près d'un mois maintenant que la saison de la ligue du baseball majeur bat son plein. Si vous êtes un amateur de jeux et un fan de ce sport, le printemps marque également l'arrivée des jeux de baseball pour ordinateurs et consoles. Voilà donc l'occasion de devenir plus qu'un simple gérant d'estrade en endossant votre uniforme virtuel pour propulser les balles au-delà de la clôture du champ centre. *Play Ball!*

Il y a quelques semaines, deux poids lourds de l'industrie des logiciels de jeux ont mis sur le marché une version 2000 de leur jeu de baseball. Electronic Arts Sports, la superpuissance des jeux de sports, propose *TriplePlay 2000*, tandis que Microsoft, une présence qui ne passe jamais inaperçue, se lance à l'attaque avec *Baseball 2000*.

Installation et interface

Première caractéristique majeure de ces deux jeux: ils marquent l'arrivée des jeux de sports dans le monde des graphiques 3D sophistiqués. Autant *Baseball 2000* que *TriplePlay 2000* offrent le soutien de normes 3D évoluées. J'ai pu ainsi jouer aux deux jeux en mode 3D haute résolution 1024 X 768: les résultats sont des images de synthèse spectaculaires, riches en

textures et en coloris. Les deux jeux permettent d'ajuster à son goût les divers paramètres 3D (filtration trilineaire, tampon Z, ombres, etc...). Il faut cependant signaler que *TriplePlay 2000*, contrairement à *Baseball 2000*, ne soutenait pas le mode d'affichage en couleurs 32 bits. Par contre, il a bien détecté ma carte de son 3D et il offre un environnement sonore plus riche (même si parfois les effets sonores sont un peu kitsch).

Sur le plan de l'interface utilisateur, les deux produits sont radicalement différents. *TriplePlay* offre une interface de contrôle qui, avouons-le, est franchement laide, peu conviviale et n'évoque pas du tout le côté high tech du « 2000 » inséré dans le titre du jeu. Microsoft, même si elle a fait une entrée plutôt tardive dans le monde des jeux de sports, démontre la même redoutable expertise en matière d'interface utilisateur. Les menus de *Baseball* sont esthétiques et ergonomiques et contribuent — même si c'est de la poudre de marketing aux yeux — à donner au jeu un aspect raffiné et sophistiqué.

Au jeu!

Le cœur d'un jeu de baseball est constitué par son approche pour contrôler les trois éléments fondamentaux que sont les lanceurs, les frappeurs et l'action sur les buts et dans les champs.

Pour les interactions lanceur/frappeur, *Baseball 2000* mise sur un système de zones de lancer et

de frappe. Lorsque vous choisissez votre type de lancer, une fenêtre (zone des prises) apparaît à l'écran. Dans cette zone, vous devez indiquer l'endroit exact où vous désirez effectuer le lancer (point de lancer). Le frappeur doit choisir son type d'élan et ajuster sa propre fenêtre de frappe à l'intérieur de laquelle il doit indiquer le point de contact. Au moment du lancer, la fenêtre du lanceur (zone des prises/point de lancer) apparaît et la tâche du frappeur est de faire correspondre son point de contact avec le point de lancer.

L'approche est intuitive et permet divers degrés de difficulté. Ainsi, au niveau *recrue* (très facile), la zone du point de lancer arrive bien avant le lancer comme tel, ce qui donne au frappeur le temps voulu pour ajuster son point de frappe. Au niveau *étoile* (très difficile), la zone du point de lancer arrive tout juste avant la frappe, ce qui oblige à anticiper le lancer en se positionnant favorablement à l'avance afin de réussir un coup frappé.

Pour sa part, *TriplePlay 2000* utilise plutôt une approche légèrement moins dynamique. À l'aide de la souris, le lanceur indique son type de lancer et doit cliquer sur une des cases d'une grille/matrice représentant les zones de point de lancer. Le frappeur, pour sa part, doit ajuster, toujours à l'aide de la souris et d'une grille/matrice, la hauteur (quatre zones) de sa frappe. Si le résultat peut sembler offrir moins de nuances que *Base-*

ball 2000, il faut souligner en revanche que l'utilisation du rongeur rend les lancers très simples et conviviaux à exécuter.

En ce qui concerne les autres facettes du jeu, soit le contrôle des autres joueurs, disons que même avec les modes assistés par ordinateur, cela reste une expérience ardue, voire irritante par moments.

Maître de la ligue

Tout jeu de sport ne serait pas complet sans son module de modification des équipes et des joueurs. À ce chapitre, *TriplePlay 2000* sort vainqueur haut la main sur *Baseball 2000*. Pour une raison inconnue, ce module n'est pas annoncé officiellement avec *Baseball*. Il prend la forme d'une petite application située dans le dossier *statistiques* du CD. Une fois activé, le module offre une interface sommaire et peu de fonctions. *TriplePlay 2000*, au contraire, intègre ce module à même le jeu et offre plusieurs fonctions: échange de joueurs, agents libres, séances de repêchage, création de profil de joueurs, etc...

En résumé, deux bons produits qui reflètent bien l'état des jeux de sports sur ordinateur: de bons progrès, mais encore du chemin à faire.

★★★★ 1/2

TriplePlay 2000

EA Sports, Windows, PlayStation

★★★★ 1/2

Baseball 2000

Microsoft, Windows

Plus bd que 3D

Nintendo vient tout juste de mettre sur le marché son nouveau jeu de baseball, **Ken Griffey Jr.'s Slugfest**.

Le jeu offre un graphique réussi: si les joueurs sont moins « polygonaux » que ceux des jeux sur ordinateur, ils sont en revanche légèrement plus près de la bande dessinée que du réalisme 3D. Néanmoins, le résultat est spectaculaire à souhait. *Slugfest* met également à profit les deux dernières innovations de Nintendo, soit le module d'expansion de mémoire et le module de vibrations (Rumble Pack).

Les interactions lanceur/frappeur sont simples et faciles à apprivoiser et le contrôle des autres joueurs est un peu plus convivial qu'avec les jeux sur ordinateur. Par contre, l'environnement sonore (musique et commentaires) laisse à désirer.

Ken Griffey Jr.'s Slugfest est un jeu intéressant qui gagnerait par contre à imiter davantage les émissions sportives à la télévision (musique, commentaires, ambiance, prises de vue multiples, etc...) comme le font les jeux les plus populaires.

★★★★ 1/2

Ken Griffey Jr.'s Slugfest

Nintendo



« PLS », marque déposée

Des gratte-dos électriques aux westerns financiers, Paul-Loup Sulitzer a vraiment tâté de tout...

ELISABETH BENOIT
collaboration spéciale

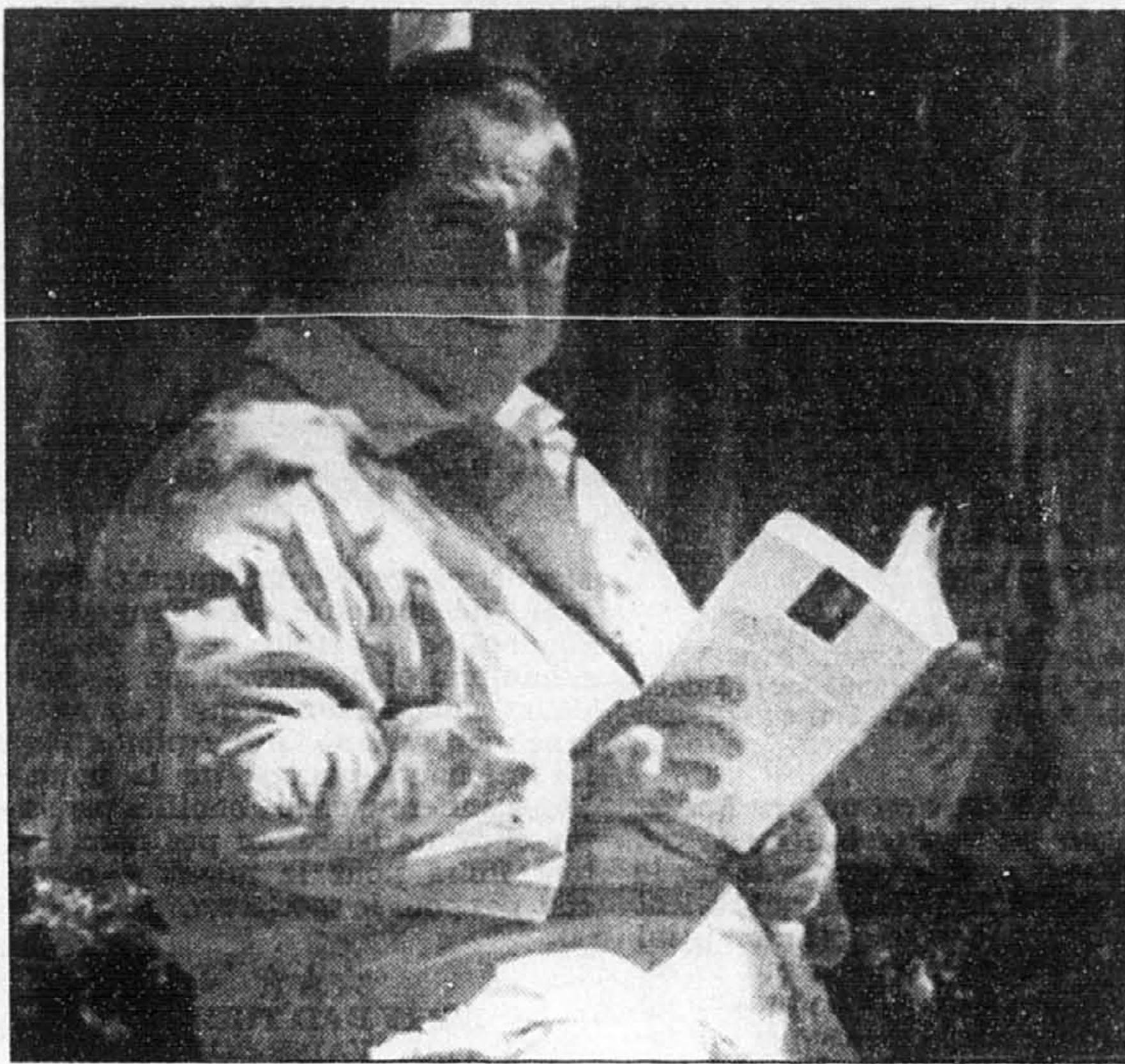
Dans la salle à manger du Ritz-Carlton, rue Sherbrooke, le romancier français Paul-Loup Sulitzer boit un verre de jus d'orange. Il est dix heures du matin. Il est assis en compagnie de Gilbert, un Français lui aussi de passage à Montréal, qui partira bientôt à la chasse au canard en Argentine. Sulitzer est un homme riche et joufflu, habillé de façon décontractée, une paire de lunettes fumées enfoncées dans l'échancrure de son polo jaune pâle. Il porte des pantalons et un veston à peu près de la même couleur.

On l'a déjà appelé le « plus best-seller international des écrivains français », le « Michael Jackson de l'édition », ou l'inventeur du « western financier » : ses trois premiers romans s'intitulaient *Money* (1980), *Cash* (1981) et *Fortune* (1982) ! En tout, il a vendu, dit-il, 42 millions d'exemplaires de ses 26 livres — parmi lesquels un guide : *Le Régime Sulitzer* (pour maigrir). Glamour, belles femmes, argent, milieux financiers, mafia, complots internationaux et autres ingrédients du genre font le succès de ses romans.

S'il décrit beaucoup le milieu de la finance, c'est qu'il le connaît bien, affirme-t-il. Il est lui-même conseiller financier, et à 21 ans il a été le plus jeune PDG de France (il en a aujourd'hui 52). À 17 ans, déjà, il créait un club de collectionneurs de porte-clés, l'affaire lui permettant d'empocher rapidement 400 000 dollars américains ! Puis il se lance dans l'importation de... gratte-dos électriques et de stylos lumineux. Autre coup d'argent.

« C'était à l'époque, explique-t-il, où il n'y avait pas de cadeaux amusants. La grande mode, c'était les cendriers de cristal. La France est un pays très conservateur, vous savez... »

Avec ses westerns financiers, Paul-Loup Sulitzer a donc voulu dégourdir cette France où « il était mal vu de parler d'argent et des affaires ». Mais si, en 1987, il est chargé par le gouvernement français de promouvoir les valeurs du Trésor, il est plutôt impopulaire dans les milieux littéraires parisiens.



Le dernier roman de Paul-Loup Sulitzer est le fait d'un écrivain pressé, trop pressé.

Car la question est : Sulitzer est-il vraiment un écrivain ?

Bernard Pivot mettait la chose en doute le 15 mai 1987. Au cours de l'émission *Apostrophes*, il présente alors l'écrivain Loup Durand comme le « nègre » de Sulitzer. Suit une enquête de Pierre Assouline, dans l'édition de juin du magazine *Lire* (dirigé par Pivot) : *La vérité sur le système Sulitzer*. Durant et Sulitzer écriraient en étroite collaboration et auraient partagé moitié-moitié les droits d'auteurs des trois premiers romans. Les deux hommes nient, Loup Durand est un « conseiller », ils plaident une longue amitié, qu'Assouline affirme être fictive. Assouline soutient qu'il y a des preuves : c'est Albert Blanchard, des éditions Denoël, qui a les présentés l'un à l'autre dans son bureau en 1979. Mais Sulitzer ne concède qu'une seule chose : un groupe de documentalistes (qu'il surnomme la « galaxie Sulitzer ») travaille pour lui.

« Je suis vendu à 42 millions d'exemplaires, et il y aurait un im-

bécile enfermé dans le placard qui écrirait mes livres à ma place ? », s'insurge-t-il, assis devant son verre de jus. « Nous sommes à l'époque d'Internet, des satellites, et certains de mes collègues, et certains critiques, voudraient que les romanciers aillent s'enfermer dans des bibliothèques... Moi, je n'ai pas le temps, je suis trop pressé. »

Son tout dernier roman, *La Femme d'affaires*, est effectivement le livre d'un homme pressé.

Pressé par l'action, pressé de résoudre les embûches qu'il sème sur le chemin de ses protagonistes, pour aussitôt recommencer avec d'autres obstacles, sans jamais exploiter une situation de façon intéressante. Le suspense est mou. Avec ce roman, Sulitzer voulait « raconter l'histoire d'une femme liée à une nouvelle forme de criminalité ». Son héroïne, Claudia Petretski, est une jeune fille d'une incroyable beauté. À la suite du mystérieux enlèvement de son père, un riche avocat, Claudia est impliquée dans les milieux de la

mafia. Blanchiment d'argent, assassinats, magouilles politiques, trafic de drogue... En racontant l'histoire de Claudia, Paul-Loup Sulitzer traite aussi de « la guerre que se livrent les organisations criminelles russes et italo-américaines » pour la conquête des zones d'influence. Mais ça n'a rien de touffu, ni de passionnant, et Claudia s'écrie au début du chapitre deux : « Enfin, j'ai eu des seins ! » C'est souvent très sirupeux. Une des choses dont se targue le romancier, c'est d'anticiper sur les grands sujets de société : cartel de la drogue, trafic d'organes... Il soutient qu'à l'heure actuelle, des gens travaillent à créer un chaos à l'échelle mondiale. Les signes avant-coureurs ? La bourse, la guerre au Kosovo, les mafias (bref, ce qu'on trouve dans les journaux). Et c'est là, bien évidemment, le sujet de son prochain roman.

Sulitzer a fait de ses initiales une marque déposée (PLS), affiche son dernier mariage en liste dans *Paris-Match* (Johnny Haliday était son témoin), confie qu'il est un ami de Jacques Chirac, et soutient que Bernard Pivot est un « type doué », mais qui aime beaucoup la publicité (ce qui expliquerait la dénonciation de 1987). On n'en finirait par ailleurs pas s'il fallait énumérer les activités financières et les coups d'éclat de Paul-Loup Sulitzer...

Mais il y a autre chose encore.

À la fin de 1995, il était chargé par Philippe Douste-Blazy, ministre de la Culture en France, d'une « mission de réflexion sur les moyens d'améliorer l'exportation des biens culturels français à l'étranger (livres et produits audiovisuels) ».

« Immédiatement, ça a recommencé », déplore l'écrivain, consterné, à propos du « cirque médiatique » de protestations entourant sa nomination, Bernard Pivot en tête. « Encore une fois, on m'a fait un procès d'intention », dit-il. « Et si le ministère affirme que c'est lui qui a offert ses services, Sulitzer soutient au contraire que c'est le ministère qui l'a approché et qu'on écrit « un nombre incroyable de conneries » à son sujet... »

★★ 1/2

LA FEMME D'AFFAIRES
Paul-Loup Sulitzer
Stock, 435 pages



Isabelle Bergeron

flexion sur la prostitution aussi.

L'ouvrage vaut au moins par son écriture, qui est fort correcte. Et par les sous qu'elle pourra apporter à l'éditeur, qui publie généralement des textes aux plus vastes résonances.

★

JOURNAL D'UNE FEMME
QUI AIME BEAUCOUP
LES HOMMES
Isabelle Bergeron
Lancôt éditeur, 120 pages

Les expériences et le prix de la liberté

RÉGINALD MARTEL

Le vieux salaud qui a violé l'innocence de ses sept ans n'a pas dégoûté à jamais la narratrice du *Journal d'une femme qui aime beaucoup les hommes*.

Quinze ans plus tard, elle raconte les aventures qui ont fait d'elle une professionnelle du sexe. Masseur, elle offre des services sur mesure. Moins pour l'argent, prétend-elle, que pour apporter

paix et bien-être aux pauvres hommes que leurs femmes aiment mal...

La littérature érotique ne s'embarasse pas de scénarios compliqués.

Celui-ci est parfaitement banal, qui permet de multiplier les expériences de la jeune femme, en vue d'une « libération » dont la portée n'est pas très évidente. Les amateurs de pornographie seront déçus, ceux qui apprécieraient une ré-

Une Espagne de rêve



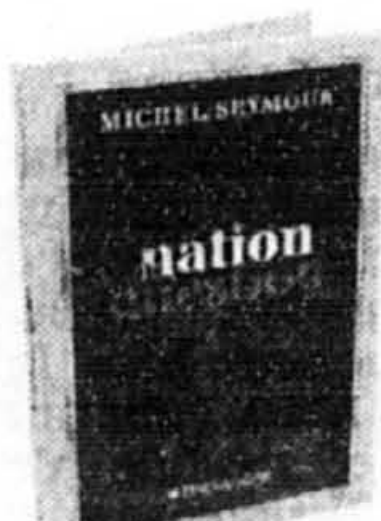
Après avoir réinventé la France et l'Italie, de même que leur histoire, Guy Gabriel Kay s'est imaginé une Espagne à sa mesure. Une Espagne médiévale, dont le romancier a écouté et interprété les échos de la reconquête. Après *La Chanson d'Arbonne* et le merveilleux *Tigane*, voici *Les Lions d'Al-Rassan*. Une aventure histori-

que et politique plus que fantastique et humaine, puisqu'elle s'attarde presque uniquement à la reconquête de la péninsule ibérique. Bref, peu de place pour la magie, pour les dons particuliers, dans *Les Lions d'Al-Rassan*. Quant à ceux par qui la guerre arrive, Guy Gabriel Kay se penche davantage sur leurs faits et gestes que sur leur âme et leurs motivations. Le récit marque par contre des points par son actualité : trois peuples (que l'on identifie aux Espagnols, aux Maures et aux Juifs) cohabitent en Al-Rassan. Les uns, puissants, faisant peser le joug d'un quasi esclavage (force d'impôts, entre autres) sur les autres. Jusqu'à ce que la force et la ténacité des moins nombreux soient perçues comme une menace par ceux qui sont au pouvoir. Et que commence le carnage...

Sonia Sarfati

★★★ 1/2
LES LIONS D'AL-RASSAN
Guy Gabriel Kay
Alire, 653 pages

Encore la nation en question



Décidément, les intellectuels Québécois sont obsédés, par les temps qui courent, par un besoin de définition. Le Parti québécois et le Bloc québécois ont lancé chacun leur exercice. Certains y ont vu une tentative inutile, voir de la diversion. Et divers intellectuels, dont Gérard Bouchard, le frère du premier ministre, en ont profité pour lancer un ouvrage pour tâcher d'éclaircir le débat. Plus de quatre siècles et demi après l'arrivée du premier homme blanc sur le sol québécois, on ne sait toujours pas définir la « nation » québécoise. Michel Seymour, ancien président des intellectuels pour la souveraineté et professeur de philosophie à l'Université de Montréal y va de son propre essai où il parle d'une « communauté politique constituée sur le plan sociologique d'une majorité franco-québécoise, d'une minorité anglo-québécoise et de citoyens ayant d'autres origines nationales » rassemblées par la langue française, la culture et la langue de la majorité. Thèse intéressante mais ouvrage très aride.

Pierre Vennart

★★★ 1/2
LA NATION EN QUESTION
Michel Seymour
L'Hexagone, 224 pages

Histoire de flics



Les Apaches ne constitue pas un livre ennuyant. Mais il ne s'agit pas d'un vrai « polar ». Ni d'un thriller, même si ce roman de Lorenzo Carcaterra, l'auteur de *Sleepers*, déjà publié par les Presses de la Cité, figure en bonne place dans la collection de « Thriller » de Libre Expression. Il s'agit en fait d'une apologie pro-flic. Plus administrateur des policiers à la Rambo que cela, tu meurs. Six flics, passionnés par leur métier au point de le faire passer avant toute chose, y compris leur famille ou leur vie de couple, finissent par perdre leur emploi pour invalidité, ayant tous été amochés en action. Incorruptibles, ils se regroupent et forment un groupe « d'apaches », de policiers privés qui se font hors-la-loi, la loi, estiment-ils, faisant preuve de laxisme en faveur des bandits de toute sorte. On voit le genre : de la violence plus qu'on en veut ; le bon qui triomphe toujours du méchant ; le policier incorruptible qui arrive toujours à ses fins. Ce qui ferait du bon cinéma, à l'américaine, mais finit par lasser quelque peu le lecteur, parce qu'on en met trop.

P. V.

★★★ 1/2
LES APACHES
Lorenzo Carcaterra
Éditions Libre Expression, 357 pages

Le monologue intérieur d'Anne Frank

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

Saviez-vous que le *Journal d'Anne Frank*, traduit en 55 langues et vendu à vingt millions d'exemplaires, est le livre le plus lu dans le monde, après la Bible ? Le récit au jour le jour des deux années de clandestinité vécues par Anne et des proches durant l'Occupation allemande a fait de cette jeune fille juive le symbole mondial du génocide.

Plusieurs centaines de milliers de personnes visitent encore chaque année l'Annexe secrète située au 263 Prinsengracht, à Amsterdam, le minuscule grenier où en juillet 1942 la famille Frank, les Van Pels et, un peu plus tard, le dentiste Pfeffer se sont cachés pour échapper à la déportation. Le groupe de « pensionnaires » allait finalement être dénoncé par un délateur anonyme, puis arrêté par la Gestapo, le 4 août 1944. À l'exception d'Otto Frank qui surviva à Auschwitz, ils trouveront tous la mort dans des conditions d'une violence inouïe.

C'est connu et reconnu, le *Journal d'Anne Frank* retrace d'une manière profondément humaine les avatars de cette « intense » vie de réclusion et de promiscuité. Sous la laideur, parfois, ses mots laissent transpirer un peu de beauté : un baiser échangé avec le fils Van Pels, l'arbre de la cour observé à la dérobée. Anne rêvait de devenir un jour écrivaine et elle a eu l'éclair de génie de mêler dans son journal intime la grande et la petite histoire.

C'est l'imposante biographie de Carol Anne Lee, une historienne britannique de vingt-huit ans « élevée dans le culte d'Anne Frank » qui nous apprend toutes ces choses. Selon son étude on ne peut plus minutieuse du célèbre journal, elle conclut que la majeure partie de sa force vient aussi « de l'habileté de l'auteur à y mêler un monologue intérieur qui rend compte de l'évolution d'une jeune fille en train de devenir femme ». Anne avait treize ans lorsqu'elle a commencé la rédaction de son journal. Elle rendra son âme à Dieu, deux années plus tard à Bergen-Belsen, quinze jours avant la libération du camp d'extermination par les Britanniques.

Pour écrire cette somme sur Anne Frank, la biographe a eu accès à toutes les archives et à de nombreuses lettres inédites. Elle a également reçu l'aide du dernier parent direct d'Anne encore vivant, son cousin Buddy Elias.

Il s'agissait de faire connaître aux lecteurs tout ce qui est humainement possible sur la vie d'Anne Frank, avant, pendant et après la rédaction de son fameux journal. Avec comme toile de fond historique la guerre, l'escalade des mesures anti-juives, l'Occupation et l'extermination des juifs, l'auteure reconstitue avec minutie l'odyssée de la famille Frank, en Allemagne, puis aux Pays-Bas. Elle s'attarde ensuite sur la vie d'Anne, de sa naissance à Francfort en 1929 jusqu'à son séjour au camp d'Auschwitz et de Bergen-Belsen où des survivantes témoignent de son agonie et de sa mort.

L'ouvrage se termine sur l'histoire compliquée de la publication du manuscrit retrouvé par un « protecteur » après la rafle à l'Annexe. On a également droit au commentaire du SS qui l'a arrêtée. Carol Ann Lee tente finalement d'expliquer les raisons qui ont motivé Otto Frank à cacher au public certaines pages du journal de sa fille adolescente.

Quant aux photos de cette biographie, elles sont tout simplement saisissantes. On y découvre Anne Frank à tous les âges de son insouciance, en compagnie de ses parents ou de ses très nombreuses copines.

La plupart de ces fillettes et de ces jeunes femmes souriantes ont été des victimes de la Shoah.

★★★★
ANNE FRANK,
LES SECRETS D'UNE VIE
Carol Ann Lee
Robert Laffont, 364 pages



Le secret caché du Temple

Marek Halter a voulu rendre hommage à sa mère, parler de son père, dire « comment, dans la rue, j'ai appris l'importance du verbe et de l'écrit »

GILBERT GRAND

Un regard chaleureux qui vous enveloppe, un sourire enfantin qui éclaire soudain rides et barbe de rabbin, une voix qui roule encore d'exotiques accents, mélange de mélancolie slave et de faconde méditerranéenne: Marek Halter le conteur a tôt fait de vous envoûter. On comprend que, petit juif polonais de neuf ans réfugié en Ouzbékistan, il ait réussi à amadouer les loubards du coin qui voulaient le rosser en leur narrant une nuit durant les *Trois Mousquetaires*!

« Le Talmud dit que Dieu créa l'homme pour que celui-ci lui raconte des histoires. Je trouve cela très beau. Dieu a créé l'homme et maintenant il s'ennuie. Et je suis parmi ceux qui lui racontent des histoires. Comme l'homme a été créé à l'image de Dieu, je raconte donc des histoires aux hommes », constate-t-il avec la fierté de celui qui use au mieux de son talent.

Jusqu'ici, ses récits amples (*La mémoire d'Abraham, Les fils d'Abraham*, etc.) semblaient mus par une même motivation: entretenir la mémoire du peuple juif. Et une même certitude: la méconnaissance de l'histoire crée les extrêmes. « Plus on sera nombreux dans la connaissance du passé, moins les mensonges du présent seront mal-faisants. »

Aussi, la rupture de ton manifestée par *Les mystères de Jérusalem* a de



Marek Halter

PHOTO ROBERT MAILLOUX. La Presse

quoi étonner. Cela commence comme un thriller: un immigré juif géorgien est assassiné par la mafia russe à Little Odessa (New York), puni croit-on pour avoir été l'informateur d'un journaliste du *New York Times*, Tom Hopkins. En fait, il a été tué parce qu'il détenait un manuscrit clé permettant de percer

le secret des 64 caches où serait disséminé le mythique trésor du Temple de Jérusalem.

À partir du moment où Tom se lance sur la piste de ce trésor, accompagné d'un écrivain nommé... Marek Halter, le récit prend l'allure d'une nouvelle aventure d'Indiana Jones (une filiation que l'auteur ne rejette nullement) avec ses courses-poursuites, réglées de comptes, fouilles archéologiques, mafiosi, Mossad, Hamas, belle espionne, vieux professeur érudit, etc.

Les tourmentes de l'actualité s'exacerbent ainsi à Jérusalem autour de la quête d'un passé explosif, qui pourrait réécrire l'origine des trois grandes religions. On le devine, Halter retrouve là ses marques, nourri d'une érudition tout à fait époustouflante: de la connaissance des Écritures et de la géométrie (science qui consiste à transcrire les lettres en chiffres) à l'interprétation stimulante des manuscrits.

« J'ai écrit ce livre comme si c'était le dernier, explique celui qui

se remet d'un triple pontage coronarien. Cette opération m'a fait découvrir ma fragilité, et ce d'une manière urgente. » Il y avait tant de choses qu'il voulait encore écrire: rendre hommage à sa mère, parler de son père, de son enfance, « comment, dans la rue, j'ai appris l'importance du verbe et de l'écrit ».

« Ne pouvant manifestement mettre des souvenirs aussi personnels dans la bouche de personnages fictifs, je me suis donc introduit comme acteur dans le récit. » Ruse de créateur qui comble aussi ce désir « d'action par procuration » qui sommeille en chacun de nous depuis l'enfance, et qui lui permet de coucher avec son héroïne Orit (« elle me plaisait tellement; je me suis dit qu'il fallait que j'intervienne aussi ! »). Procédé littéraire qui permet enfin d'écrire et de réfléchir, sur Jérusalem qu'il aime tant.

« Pourquoi cette ville de la paix, trois fois sacrée, où Dieu a choisi sa demeure, suscite tant de haines entre les enfants qui devraient se mettre d'accord pour vivre en paix dans l'ombre du père ? » À cette interrogation douloureuse et toujours d'actualité, on peut répondre, en se référant à Oscar Wilde, que « l'homme tue ce qu'il aime le plus, donc son père ».

Marek Halter, lui, constate que pour les trois grandes religions monothéistes, Jérusalem est « un rêve, un rêve dangereux, parce qu'absolu » qu'on ne peut, ni ne

veut dès lors partager. Il voit avec inquiétude la montée de l'intégrisme juif à Jérusalem, « un danger bien plus grand pour Israël que la création d'un État palestinien ».

« Il faudrait pouvoir sortir Dieu de Jérusalem pour que l'enjeu change et que le compromis devienne possible. » D'où l'hypothèse explosive développée dans le roman d'un manuscrit de Damas donnant aux religions juive, chrétienne et musulmane une source unique dans la Mésopotamie du VI^e siècle avant J.-C.

Apôtre du dialogue israélo-palestinien dès les années soixante, Marek Halter s'accroche fermement au « fol espoir de la paix » et, conscient du chaos énorme déjà parcouru, échafaude avec conviction des solutions confédérales pour les pays de la région.

Espérons que « Marek qui raconte des histoires » saura les charmer et les convaincre. « L'enjeu, répète-t-il, n'est pas de prendre la place du père, comme dirait Freud, mais de réaliser le rêve commun qui était représenté par le père; la paix et la justice universelles... Tout est possible si les gens se parlent. Je l'ai appris très jeune dans ma bande de voleurs: la violence commence là où se tait la parole. »

★★★ 1/2
LES MYSTÈRES DE JÉRUSALEM
Marek Halter
Robert Laffont, 443 pages

Émile Ollivier nous fait un beau cadeau

RÉGINALD MARTEL

On oublierait presque qu'il est né en Haïti, s'il n'était des nôtres depuis tant de temps. Il est aussi de son enfance, qui lui a fait don des mots, merveilles dont il a su user dans des oeuvres fortes, chaudes et généreuses comme le climat de la mer Caraïbe.

Émile Ollivier est un homme discret, secret même, pour qui ne le connaît que de loin. Je suis de ceux-là et m'en contente, la distance servant l'admiration mieux que l'intimité. Et je m'étonne de retrouver cet écrivain au coeur du coeur de lui-même, dans un récit qui révèle tout ce qui de l'adulte vient de l'enfance, souvent le meilleur.

Le petit Émile est né à Port-au-Prince en 1940. Son père était avocat; un notable, donc, qui fréquentait chez les grands de son petit pays, et fort cultivé: féru d'histoire et de littérature et pédagogue étonnant, qui consent à payer au fils le cinéma que sa mère lui refuse, mais dans un quitte ou double risqué.

Dans le bureau paternel aux murs tout entiers tapissés de livres, l'enfant doit faire sa demande par écrit. S'il ne fait aucune faute, il recevra le double de la somme qu'il réclame. M. Ollivier raconte: « J'ai senti dès cet instant que j'entraîrais dans un territoire miné. »; et encore: « Pour la première fois, le gosse écrivait, non dans le cadre de ses travaux scolaires, mais avec une stratégie explicite de séduction. »

Les récits autobiographiques des écrivains diffèrent de ceux de tout un chacun. Toujours la découverte des mots, qui sont autant de pièges et autant de clés, y occupe une place centrale. Les mots qui sont le seul pouvoir des enfants, alors même qu'ils les maîtrisent encore mal, pouvoir qui peut tout leur apporter ou les déposséder aussi bien. Mots reçus et mots qu'ils osent, par quoi se définit d'abord toute relation avec les parents et avec les proches, avec le monde ensuite, pour l'embrasser ou le nier.

Les plus beaux passages de *Mille Eaux* sont ceux qui retracent le chemin des mots dans la conscience de l'enfant — et leur poids de mensonge: « J'ai compris très tôt que les mots, gonflés de sève, marchent au-dessus de l'humanité. J'avais au fond découvert que les mots avaient une mission: ils devaient nous apprendre à vivre. » Après les mots, les livres, qui « sont escortés de voix ténues, de rumeurs, de bruit, de jugements imperceptibles (...), tissés de lumières et d'émotions, chargés de combats secrets ou de joies sans motif ».

On ne sait trop, ni ne le sait l'auteur, si son récit sert ou trahit la mémoire, qui déjà sait prendre ses libertés vis-à-vis d'une vérité d'ailleurs insaisissable. On devine que l'écrivain veut arrêter une fois pour toutes, dans le creuset de la littérature, les images d'une enfance lointaine qui sont fondatrices d'une esthétique, d'une morale, disons d'un destin.

Ce n'est guère facile. Que savait de son père l'enfant qui rencontre, à l'occasion d'obsèques, neuf soeurs

dont il ignorait l'existence et qui toutes étaient de pères différents? La mère elle-même, avec qui il vit, est un personnage que l'adulte sait à peine cerner. Autoritaire, envahissant, fantasque, vivant d'on ne sait quoi et l'enfant imagine le pire, instable, une de ses amies dira même folle, le petit Émile ne comprend rien à cette femme sinon l'essentiel, qu'elle l'aimait et qu'il l'a aimée.

M. Ollivier n'évoque que discrètement la situation économique et politique de son pays d'origine. La pauvreté, les crimes de la dictature, même la lente déchéance sociale de sa mère, tout cela n'est pas absent du récit, mais évoqué ponctuellement, comme contexte qui n'agit pas dans l'immédiat sur un enfant tout occupé à apprendre à vivre et à gagner peu à peu la liberté qui fera de lui un homme.

L'écrivain insiste plutôt sur les faits de culture, de langue et de société qui sont le tissu essentiel de l'île tant aimée et jamais oubliée. Il lui vient un récit tout plein de couleurs, d'odeurs, de saveurs — et de cette bonne nostalgie qui vaut mieux que les regrets. L'émotion sans cesse maintient cette prose, pas sobre du tout, au plus haut niveau de l'expression littéraire. Grâce aux mots qui lui ont tout donné, Émile Ollivier nous fait un beau cadeau.

★★★
MILLE EAUX
Émile Ollivier
Gallimard, 182 pages

Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

PALMARÈS de nos cinq succursales

Ventes du 6 mai au 12 mai 1999

		NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION	
1 ROMAN	Une veuve de papier	2	John Irvin / Seuil
2 BIOGRAPH	La prisonnière	3	M. Oufkir / Grasset
3 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	29	Gaëtan Soucy / Boréal
4 SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	5	M. Montignac / Flammarion
5 ROMAN	La maladie de Sachs ♥	16	M. Winckler / POL
6 SANTÉ	Recettes et menus santé	30	M. Montignac / Tristar
7 THRILLER	L'associé	2	John Gresham / R. Laffont
8 ROMAN Q.	Le pari ♥	13	D. Demers / Q.-Amérique
9 ROMAN	Geisha	13	A. Golden / Lattes
10 ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles	13	Melissa Bank / Rivages
11 ESSAI	L'ingratitude ♥	9	Finkelkraut / Q.-Amérique
12 BIOGRAPH	Rita Lafontaine : comment dire...	22	R. Lafontaine / 7 Jours
13 CUISINE	Pinaridises : recettes & propos ♥	99	D. Pinard / Boréal
14 ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	25	M. Laberge / Boréal
15 ESSAI Q.	400 capsules linguistiques	9	G. Bertrand / Lanctôt
16 ESSAI Q.	Passage obligé	7	Charles Sirois / Homme
17 ESSAI Q.	Les bœufs sont lents mais la terre est patiente	6	P. Falardeau / VLB
18 ROMAN	Le diamant noir	5	P. Mayle / Nil
19 ESSAI	Et Dieu créa les français T. 02	3	L.-B. Robitaille / Robert Davies
20 THRILLER	Babylon babies	4	M. G. Dantec / Gallimard
21 ROMAN	Aux fruits de la passion	14	D. Pennac / Gallimard
22 SPIRITU.	Conversation avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch / Arfane
23 ROMAN	Les particules élémentaires	34	M. Houellebecq / Flammarion
24 ESSAI	Le travail à la vitesse de la pensée	4	Bill Gates / R. Laffont
25 SPIRITU.	L'art du bonheur	8	Dalai-Lama / R. Laffont
26 ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	12	G. Gougeon / Libre Expr.
27 ROMAN Q.	Les gens fideles ne font pas les nouvelles	2	N. Bismuth / Boréal
28 ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	38	F. Mayes / Quai Voltaire
29 ROMAN	Sole ♥	99	A. Baricco / A. Michel
30 CUISINE	La cuisine de Marguerite	6	M. Duras / Benoît Jacob
31 B.D.	Agrippine et l'ancêtre	10	C. Bretecher / Bretecher
32 THRILLER	Le complot des Matarèse	9	R. Ludlum / Grasset
33 ROMAN	L'empreinte de l'ange	46	Nancy Huston / Leméac/A-Sud
34 ROMAN Q.	On dirait ma femme... En mieux	13	R. Charlebois / Stanké
35 PSYCHO.	L'ogre intérieur	19	C. Ollivier / Fayard
36 GUIDE	Escapades d'un jour : Montréal	51	Leif Montin / S.D.F.
37 GUIDE	Guide Voir de Paris	99	Collectif / Libre Expr.
38 B.D.	Faites place à Hyperman ! Calvin #16	6	B. Watterson / Hors Collec
39 ROMAN Q.	Maître Eckhart	50	J. Bedard / Stock
40 PSYCHO.	La force du désir	13	W. Pasini / O. Jacob
41 PSYCHO.	L'intelligence émotionnelle T. 02	8	D. Goleman / R. Laffont
42 PSYCHO.	Ne vous noyez pas dans un verre d'eau	50	R. Carlson / Stanké
43 ROMAN	L'équilibre du monde ♥	14	R. Mistry / A. Michel
44 ROMAN Q.	Les trois premiers coups	6	P. Legaré / Stanké
45 ROMAN	Océan mer ♥	62	A. Baricco / A. Michel

♥ : Coups de coeur Renaud-Bray ■ : 1 semaine sur notre liste

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

DU 15 AU 21 MAI 1999

FESTIVAL LITTÉRAIRE

INFO-FESTIVAL (514) 828-3003

Plus de 150 écrivains ainsi qu'une centaine de musiciens, photographes, danseurs, peintres, sculpteurs et conteurs dans des jardins publics, des salles de spectacles, des librairies, des galeries d'art, des cinémas et des bibliothèques.

Le Conseil des Arts du Canada • Le Conseil québécois des arts et des lettres du Québec • Le Collège d'enseignement et de recherche de la culture • Le Gouvernement du Québec

NOUS EXPÉDIONS RAPIDEMENT PAR POSTE OU MESSAGERIE

Montréal (514) 342-2815 Extérieur 1-888-746-2283

www.renaud-bray.com

Av. Parc • C-d-Neiges • Ste-Cath. • St-Denis • Brossard
276-7651 • 342-1515 • 876-9119 • 499-3656 • 443-5350

Ouvert 7 jours jusqu'à minuit



L'existence des « sans domicile fixe » traduit une faille dans le système de la solidarité et donc un dysfonctionnement social.

La difficile histoire du vagabondage

JEAN-PIERRE BONHOMME

Les vagabonds (ceux qui vont « de ci, de là ») font peur. La collectivité, la société, la ville, l'État n'aiment pas, mais pas du tout que leurs membres sortent des cadres institutionnels. Il faut que l'Ordre, la Loi, règnent, n'est-ce pas ! La répression des marginaux trop « libres » est tentante pour les puissances.

Un ouvrage, *L'histoire du vagabondage*, écrit par l'historien José Cubero, établit justement que, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, les errants sont « une constante dérangeante de l'histoire ».

Depuis le Moyen Âge, en effet, la réaction des « bons citoyens » au sujet des « sans domicile fixe » balance entre la compassion et la peur. C'est depuis le Moyen Âge que les décrets gouvernementaux ou royaux font une distinction futile entre les « bons » mendicants, les « bons » pauvres et les « mauvais ».

M. Cubero, dans sa conclusion, ne néglige pas de dire que le vagabond d'aujourd'hui, tout autant que

celui du passé, est le « désaffilié par excellence », l'exclu. Et que, tout comme auparavant, la grande question est de savoir comment inclure « dans le jeu social » les victimes des crises et des mutations. Le tout passant par l'établissement de « politiques sociales de réinsertion ».

La politique répressive de l'État royal établie en 1764 et créant les « dépôts de mendicité » (des maisons de force); et la criminalisation, après la Révolution, de la mendicité et du vagabondage, montrent que la peur l'a emporté. Mais cela est-il si différent de l'enfermement massif actuel dans les prisons américaines ? Songeons qu'en France le délit de mendicité ne disparaît du code pénal qu'en 1994 !

Et si la Révolution, explique l'auteur, « s'efforce de jeter les bases d'un premier État-providence, le XIXe siècle, lui, c'est à dire la bourgeoisie, criminalise les classes laborieuses ». Elle voit volontiers en elles « de nouveaux barbares », une « tourbe » de nomades, qui, déracinés, échappent au contrôle social. La projection du mal vers les pauvres par les riches, dirait Carl Jung !

Les diverses tentatives de renfer-

mement des errants, aux XVIe et XVIIe siècles ont donné naissance, pour des motifs de charité, à l'institution de l'hôpital général d'État, il est vrai. Mais, souligne M. Cubero, le pouvoir « a (ensuite) basculé dans une attitude de plus en plus répressive à l'égard de tout ce qui bouge ». Non seulement l'État et sa politique de renfermement ne parvient-il pas à éradiquer la mendicité, mais (sa répression) génère elle-même l'errance ».

Ces péripéties historiques font penser que certains de nos ancêtres ont dû trouver dans la vallée du Saint-Laurent et jusqu'au pied des Rocheuses, une échappatoire au dur carcan institutionnel de l'ancienne France. Aujourd'hui, en tout cas, il faut dire, avec l'auteur, que l'existence de « sans domicile fixe », de vagabonds, squeegees ou non, de mal assistés de toutes sortes, « traduit une faille dans le système de la solidarité et donc un dysfonctionnement social ».

★★★★

HISTOIRE DU VAGABONDAGE
DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS
José Cubero
Éditions Imago, 290 pages

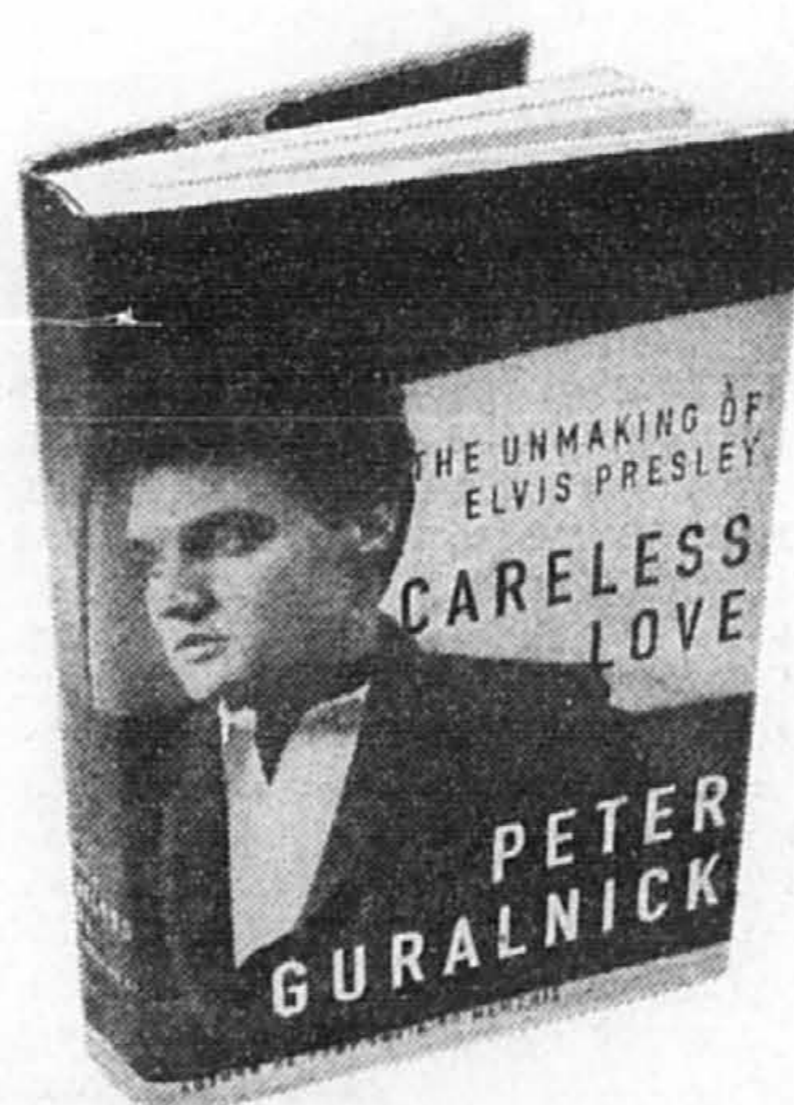
Elvis Presley: la fin des illusions

JEAN BEAUNOYER

Près de 22 ans après sa mort, on raconte encore Elvis Presley. Il semble que le citron ne soit pas encore totalement pressé et qu'il y ait encore matière à vendre des millions d'exemplaires d'une autre « bible » sur le King. C'est du moins ce que nous impose Peter Guralnick avec ses 800 pages d'une biographie assommante de détails rarement captivants.

Intitulée *Careless Love, The Unmaking of Elvis Presley*, cette biographie retrace la deuxième partie de la vie d'Elvis. Guralnick qui s'est particulièrement étendu sur son sujet, avait déjà écrit *Last Train to Memphis*, en 1994, une autre brique de plus de 500 pages pour un total de 1300. Qui dit mieux ? Napoléon ? Jésus-Christ ? Georges Simenon ?

Et pourtant Elvis n'était pas un dieu, ni un saint, s'il faut en croire ses biographes, même autorisés. Elvis aimait la bonne chair fraîche autant à table qu'au lit où il a vécu une bonne partie de sa vie. Guralnick s'y attarde beaucoup moins qu'Albert Goldman qui avait rédigé l'autre « bible » d'Elvis en 1981. À l'époque, on avait pourfendu Goldman pour ses indiscretions, pour ses révélations choquantes à propos de la vie intime d'Elvis et on avait même interprété son oeuvre comme une destruction magistrale d'un mythe. C'était bien mal connaître la triste fin du King qui lui-même s'acharnait à détruire son mythe par d'odieuses spectacles sur scène et c'était ignorer également que deux anciens gardes du



corps (Red et Sonny West) du célèbre chanteur avait publié du vivant de celui-ci une oeuvre dévastatrice intitulée *Elvis: what Happened*, en 1977 (vendue à trois millions d'exemplaires).

Goldman avait interprété Elvis. Il lui avait donné des couleurs alors que Guralnick rapporte les faits et gestes du personnage avec autant de rigueur (qu'il pousse jusqu'à la sécheresse), que de pudeur. L'auteur a choisi de ne pas intervenir, de ne pas s'interroger, de ne pas suggérer une interprétation. Ce que Goldman avait osé très clairement en questionnant l'homosexualité latente d'Elvis, son étrange rapport mère-enfant avec les femmes et sur sa lâcheté et sa cruauté avec ses amis.

Il avait également cité de nombreux paradoxes dans les comportements de la star et les avait analysés. Guralnick se refuse à cet exercice. Il peut raconter tout ce

qu'a vécu Elvis, la journée du 6 septembre 1961 à l'heure et la minute près et la liste de toutes les personnes qu'il a rencontrées ce jour-là. Rien de très important mais tout y est.

Il faut parcourir de nombreuses journées insignifiantes pour apprendre par exemple qu'Elvis maîtrisait sa carrière beaucoup plus qu'il n'y paraissait, choisissant lui-même les chansons qu'il enregistrerait. On apprend également qu'après son séjour dans l'armée, il voulait élargir son répertoire en empruntant le style de Bing Crosby et de Mario Lanza, ses idoles. Il s'éloignait volontairement du rock'n'roll.

On connaît la misérable carrière qu'a vécue Elvis au cinéma. Guralnick ne nous en épargne aucun détail, je vous jure. Tout y passe : le budget de chacun de ces navets, la démarche du colonel Parker (gérant beaucoup plus sympathique dans le livre de Guralnick) qui vend du cinéma comme des légumes et l'humour du chanteur qui va en décroissant.

Le déclin d'Elvis, tel que rapporté par Guralnick est pénible à suivre. La misère physique, la misère financière, les amis qui le laissent seul pour célébrer son 41^e anniversaire. À la dernière page, il ne me restait plus aucune illusion. Elvis ne voulait même plus chanter. Il s'en foutait éperdument.

★★★★

CARELESS LOVE
THE UNMAKING
OF ELVIS PRESLEY
Peter Guralnick
Little Brown, 766 pages

Le dernier Tom Wolfe débarque en français

MARIO ROY

Dans des délais spectaculairement brefs, débarque dans les points de vente québécois la traduction française du monumental *A Man In Full*, de Tom Wolfe, qui a déferlé dans le monde anglo-saxon il y a moins de six mois — voir le dossier publié à ce sujet dans *La Presse* du 5 décembre 1998.

Un homme, un vrai, rappelons-le, est la deuxième grande saga de Wolfe qui, en 1987, a appliqué ses immenses talents de journaliste au genre romanesque avec son fameux *Bûcher des vanités* (*The Bonfire of the Vanities*). Ce récit new-yorkais devait se constituer en icône de l'Amérique des années 80, mais a cependant donné l'une des adaptations cinématographiques les plus formidablement ratées de l'histoire d'Hollywood.

Peut-on prédire que *Un homme, un vrai* sera vu à son tour comme l'ultime révélateur de la décennie 90 ? Il n'y a pas grand risque à parier là-dessus.

Il y a douze ans, dans *Le Bûcher*, un jeune courtier en valeurs mobilières perché au haut d'une tour de Manhattan était, dans un monde malade de fric, le « Maître de l'Univers » ; il allait déchoir, bien entendu, entraîné par les contradictions de ce monde et par ses propres faiblesses.

Aujourd'hui, le naufrage d'*Un homme* est celui de Charlie Croker, un riche promoteur immobilier d'Atlanta, patrie de Coca-Cola et de CNN. Un homme presque vieux dont le physique en impose pourtant encore ; un monument à la virilité confronté à l'humiliation et à l'impuissance ; un homme à femmes remarié à une jeune et svelte beauté (un « garçon avec des seins »...) qui lui est, au fond, totalement étrangère ; surtout, un homme fort soudain

perclus de doutes et qui cherche une bouée morale à laquelle s'agripper. Autour de lui, une incroyable faune s'agit dans une gamme d'univers si dissemblables les uns des autres qu'on a d'abord peine à imaginer qu'ils se rencontreront. Mentionnons, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, le cas de Conrad Hensley, un prolétaire de 23 ans qui empoche 14 \$ l'heure pour se faire mourir à petit feu dans un congélateur industriel, l'« Unité Congélation Suicide », en attendant de connaître pire encore...

Au total, on ne résume pas cette histoire-là, pas plus qu'on ne pouvait enfermer *Le Bûcher* dans un synopsis purement factuel.

Reste le dernier point, crucial dans un cas comme celui-ci : la traduction.

Soulagement : elle est potable. Étonnamment inventive, même, à certains moments. Le traducteur, Benjamin Le-grand (un spécialiste de Wolfe), n'hésite pas à torturer la langue française pour lui faire emprunter ces raccourcis fulgurants que Wolfe a inventés dans une langue, qui, il est vrai, se prête mieux aux ellipses et autres contorsions de sens. Des rimes rap du premier chapitre aux scènes de prison que l'on aborde plus tard, Le-grand n'a pas réussi l'impossible, certes, mais, comme dans *Embuscade à Fort Bragg*, le dernier ouvrage de Wolfe à avoir été traduit, il a su rendre l'esprit de l'auteur et de ses personnages, ce qui est après tout l'essentiel.

Maintenant, la petite musique, elle, n'y est pas, ni le degré d'urgence que l'anglais rend dramatiquement dans *A Man In Full* — mais pouvait-il en être autrement ? À tous égards, pour ceux qui se passionnent pour Wolfe, il vaut définitivement mieux lire son deuxième roman dans sa version originale.

★★★★ 1/2

UN HOMME, UN VRAI
Tom Wolfe
Robert Laffont, 798 pages

Votre site
culturel

LE CAHIER

ZAP

TOUS LES
DIMANCHES
DANS

La Presse



L'Équipe Spectra
présente

Jean Leloup

« Leloup en très grande forme...
un véritable party survolté ! »
Journal de Québec

COMPLÈT CE SOIR !

DERNIÈRE
SUPPLÉMENTAIRE !
SAMEDI PROCHAIN 22 MAI !!!

POUR TOUS !

EN VENTE AU SPECTRUM
7 CHEZ ADMISSION
ET AU 790-1245
Tous les jours de service

CKOI
104.9 FM

104.9 FM

SPECTRA

SPECTRA

SPECTRA

SPECTRA

SPECTRA

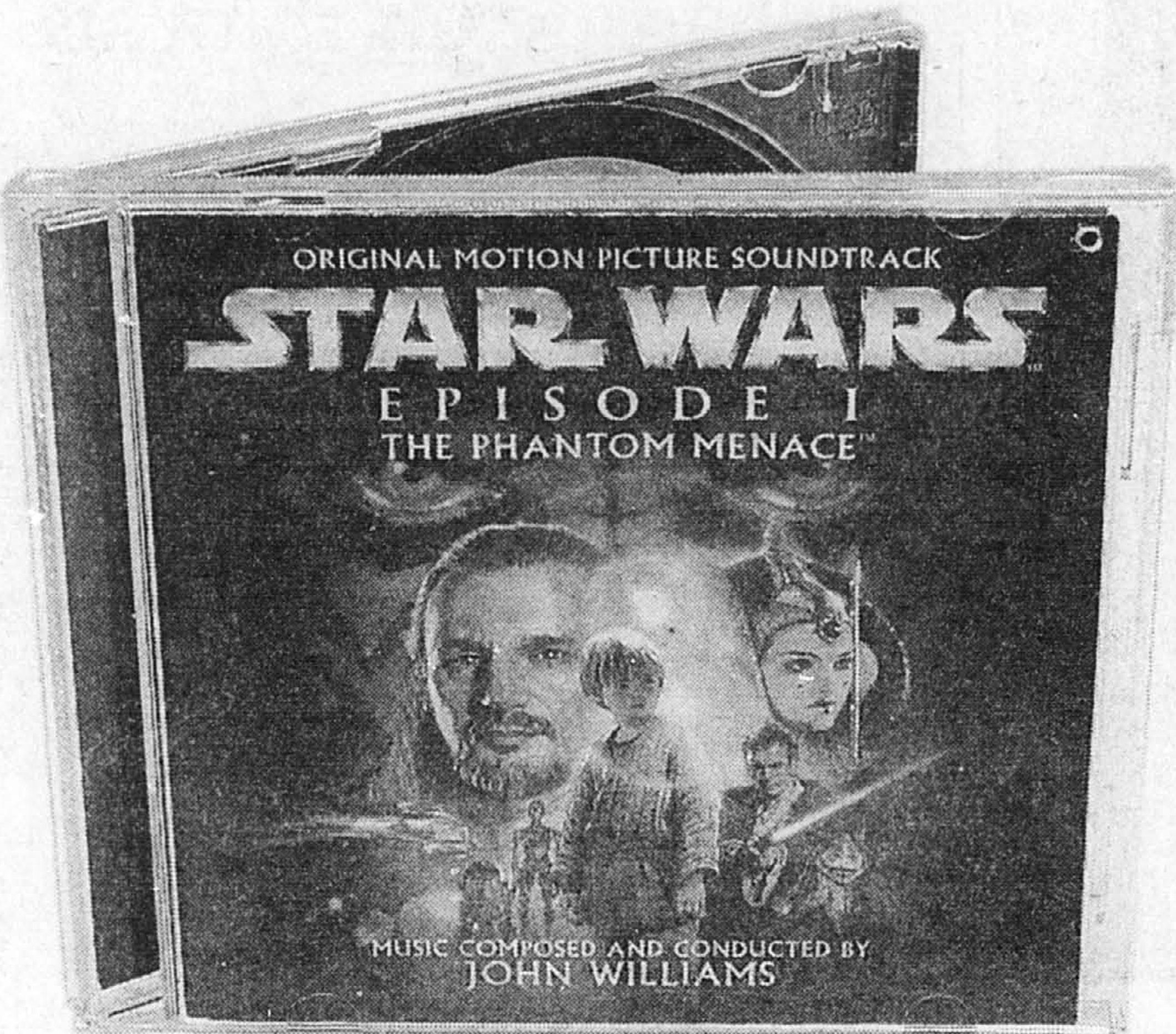
METROPOLIS

LA PLAZA DE LA MUSIQUE

02733300

disques

La force de la musique



MARC-ANDRÉ LUSSIER
collaboration spéciale

Il aurait été impensable de confier l'élaboration de la trame musicale du nouvel épisode de *La Guerre des étoiles* à un autre compositeur que John Williams. Plus de 20 ans après avoir musicalement enrobé la « force » pour une première fois, et marqué l'ensemble de son empreinte, Williams a repris la baguette pour diriger lui-même l'Orchestre Symphonique de Londres.

Il en résulte bien sûr une trame impressionnante, aux textures très riches, qui ne trouvera toutefois son véritable impact qu'avec les images qu'elle accompagne. Parce que c'est bien d'une véritable trame dont il s'agit ici. Point de chansons à succès. D'ailleurs, George Lucas aime à penser que les épisodes de *La Guerre des étoiles* pourraient, à la limite, être des films muets dont les récits pourraient n'être révélés que par leur aspect visuel et les trames musicales qui les soutiennent. D'où l'importance qu'il accorde

à l'oeuvre de son compositeur attitré.

Les admirateurs vibreront à coup sûr dès les premières notes du célèbre thème, auquel est tout de suite enchaînée l'entrée en matière. D'ailleurs, Williams regroupe souvent les partitions de deux scènes sur une même plage. Certains passages sont évidemment pompeux en diable (*The Flag Parade*), d'autres se fondent à l'action, mais on retiendra tout de même *Duel of the Fates*, marqué par de très beaux choeurs qui, par moments, évoquent un peu le chant grégorien, et *Augie's Great Municipal Band*, la pièce de clôture dont le début, rythmé, est plus surprenant. L'allégresse dans laquelle baigne le chant des enfants laisse en tout cas présager un dénouement heureux du récit...

★★★
STAR WARS EPISODE I
— THE PHANTOM MENACE
John Williams
Sony Classical

Pop-rock

Edwin s'amuse pour notre plaisir

RICHARD LABBÉ

Edwin n'est pas un inconnu. Jadis chanteur du populaire groupe canadien I Mother Earth, jadis figure de proue d'une scène alterno-canadienne qui a brassé quelques cages au milieu de la décennie, Edwin a déjà quelques petites étoiles dans son cahier. *Another Spin Around The Sun*, son premier album en solitaire, pourrait bien lui permettre d'en ajouter quelques autres.

Avec cette bonne galette, Edwin prouve qu'il désire changer. S'éloigner des frontières du rock lourd en enterrant du même coup le spectre d'I Mother Earth, même si cela pourrait lui faire perdre quelques fans en chemin. Seul dans sa barque, Edwin jongle avec la pop, avec le rock sans cholestérol, en nous rappelant qu'il peut encore rugir à l'occasion.

Mais surtout, Edwin s'amuse. Il singe les claviers new-wave de Gary Numan dans *Shotgun*, il joue les tombeurs de première dans *Another Drink* (la pièce cachée du CD), il hérite d'un beau délire de percussions dans *And You*, il largue un groove irrésistible avec *Take Me Anywhere*, véritable petite bombe. D'une plage à l'autre, Edwin s'offre un nouveau plumage, de nouvelles couleurs, pour ainsi surprendre agréablement au fil des écoutes.

De bonnes notes également au chapitre de l'emballage. Chaque titre est emballé soigneusement, parfois à l'aide de cordes, parfois à l'aide de rythmes électroniques, parfois à l'aide d'harmonies vocales tout à fait délicieuses. Et quand on peut allier pop-rock et arran-



gements judicieux de cette façon, le plaisir est rapidement décuplé.

Bien sûr, il n'est jamais facile de marcher seul. Ces dernières années, plusieurs chanteurs rock — pensons à Scott Weiland, à David Usher — se sont cassé les dents en solo. Avec *Another Spin Around The Sun*, Edwin démontre qu'il entend bien éviter ce triste sort.

★★★★
ANOTHER SPIN AROUND THE SUN
Edwin
Epic/Sony

Hip-Hop

Le rap de Montréal bien assumé

Lorsque *Ta Yeul*, un disque du controversé KCLMNOP, fut lancé il y a quelques douzaines de mois, j'ai cru que c'était bien parti. Un rap profondément montréalais, fort d'un nouveau joul véhiculé pour de vrai par notre faune métisse. Mais c'était trop tôt, et les choses ont mal tourné pour le pionnier en proie au gangstérisme.

Puis ce fut l'explosion du rap positif, humaniste, bien foutu, un tantinet franchouillard, celui de Dubmatique. Mais on ne pouvait demander à des gars élevés en partie à l'étranger de faire rimer la vie de Saint-Michel ou Montréal-Nord. Puis il y eut la Gamik, LMDS et La Constellation, du rap à la française, dans la foulée de Dubmatique, un tantinet colonisé. Pendant ce temps, de nouvelles familles se sont constituées, des réseaux se sont multipliés. Sur disque, Rainmen, fut la première émanation de cet autre rap francophone, Royal Hill a emboîté le pas et voici Sans Pression, un disque très attendu dans la communauté hip hop.

De descendance zairoise (Kamenga Mbikay) et haïtienne (Jean-Philippe Guillaume), d'identité montréalaise, ce rap est parfaitement assumé. Sur un magma de sons costauds, ont fait frir des rimes truffées d'anglicismes inédits et de créole modifié — même à Port-au-Prince, on ne saisira pas tout à fait ! Et si les petits Blancs font un effort, ils comprendront le créole de Ti-Kid. Une poésie généralement crue, souvent cynique, ballottée entre la rage et l'espoir, renforcée par les rimes de quelques collègues dont le très futé Yvon Crevé.

Check les zombies qui se foutent de ce que je dis comme si c'était des conneries. *J'respire full cochonneries...* nous apprend-on du côté de Sans Pression. Ce rap, soit dit en passant, n'est pas d'allégeance gangsta bien que les errances urbaines de ses protagonistes témoignent de la racaille qu'ils croisent à l'occasion. Kamenga et T-Kid

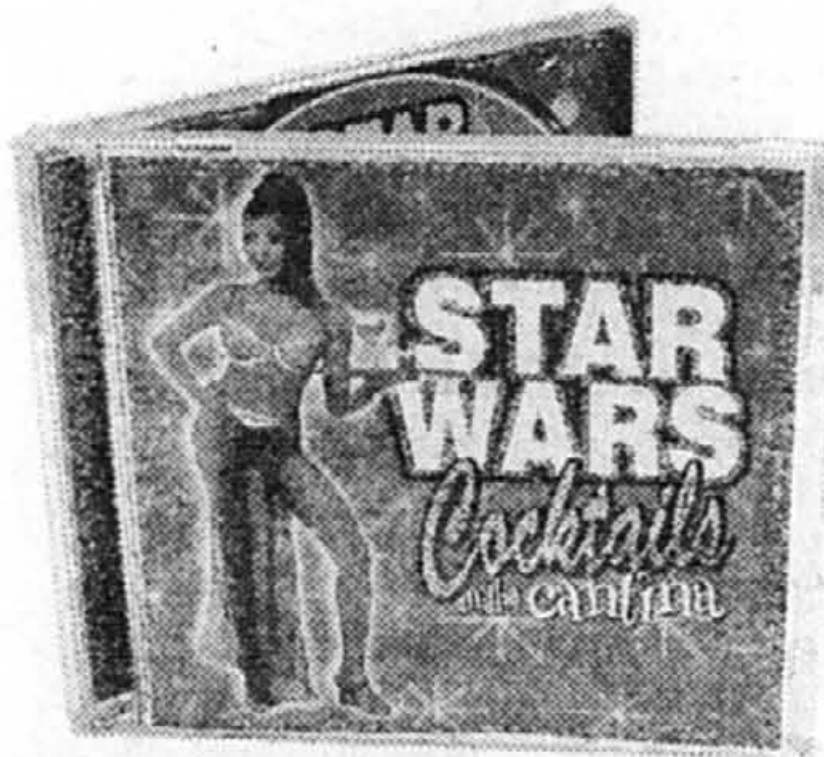


dépeignent la violence gratuite des rebelles sans cause, la répression et le racisme latent dans cette île, mais aussi l'amitié interraciale. Plein de maladroites dans cette langue, on en convient, mais toute la force d'évocation de l'art naïf articulé par des artistes authentiques. Sans Pression n'a pas peut-être pas révolutionné le rap francophone, mais le tandem a tout de même accouché du meilleur disque de rap francophone jamais produit au Québec. *Souverain dans le souterrain*, comme ils disent.

—Alain Brunet

★★★★
514-50 DANS MON RÉSEAU
Sans Pression
Mont Real / Musicor

Bande-son



★★
STAR WARS
COCKTAILS IN THE CANTINA
Evil Genius Orchestra
Oglio Records

Avec un sens de l'opportunisme qui force presque l'admiration, le Evil Genius Orchestra nous propose un enregistrement dont on affirme fièrement qu'il n'est nullement approuvé par George Lucas. *Star Wars Cocktails in the Cantina* reprend les plus célèbres thèmes musicaux de la saga intergalactique pour les colorer de nouveaux arrangements vaguement exotiques... Han Solo, Darth Vader, Yoda, la Princesse Leia, bref, tous les personnages ont droit à la version lounge de leur thème respectif. Rythmes swingnants, sonorités kétaïnes, atmosphères de piano-bar. On imagine même l'organiste un peu saoul... On aura compris que personne n'écouterait cet album plus d'une fois ou deux, mais il fera tout de même le bonheur des psychotroïques de tout poil. Beaucoup plus kitsch que John Williams, mais bien plus drôle...

—Marc-André Lussier

★
THE ALL TIME
GREATEST MOVIE SONGS
Différents artistes
Sony Music

S'il faut en croire les créateurs de cette compilation qui se veut rien de moins que le florilège des plus beaux indicatifs musicaux de films de tous les temps (bonjour la modestie !), il n'est point de salut hors des sentiers de la ballade. À part Will Smith et son *Men in Black*, tous les interprètes (Céline Dion, Michael Bolton, Gloria Estefan, Barbra Streisand, Babyface, Michael

Jackson, Luther Vandross et d'autres) y vont de leur plus lacrymale prestation, enchaînant les chansons sentimentales les unes après les autres. Il faut beaucoup beaucoup aimer la guimauve pour apprécier...

—Marc-André Lussier

★★★★
CEUX QUI M'AIMENT
PRENDRONT LE TRAIN
Différents artistes
Barclay

Profitons de la récente sortie du film de Patrice Chéreau en vidéo pour souligner l'excellente qualité de la compilation qu'il a élaborée pour la trame musicale. Entre le très beau chant éthéré de Björk (*All is Full of Love*) qui ouvre l'album, et *L'Adagio de la symphonie no. 10* de Gustav Mahler qui le termine, des pièces pertinentes qui, malgré leur apparente disparité dans les styles et les époques, forment un ensemble cohérent. Un vieux James Brown (*That's Life*) côtoie ainsi du Portishead (*Western Eyes*) ; Nina Simone (*Keeper of the Flame*) sert autant le propos du film que la version revue et corrigée de *I Will Survive* par Cake. L'enchaînement de *Who Will Love Me Now?* de P.J. Harvey avec *Timewatching* de The Divine Comedy n'est rien de moins que poignant. Essentiel.

—Marc-André Lussier

★★★★
PLAYING BY HEART
Différents artistes
Capitol

Bon d'accord. Le film est passé en coup de vent dans les salles malgré le prestige d'une distribution qui comptait, entre autres, Sean Connery dans ses rangs. Les titres pop qui ont été choisis pour faire partie de cette compilation méritent toutefois le détour. Bran Van 3000 (*Drinking in L.A.*), Bonnie Raitt (*Lover's Will*), Edward Kowalczyk et Neneh Cherry (*Walk into this Room*), et d'autres artistes tout aussi solides figurent sur cet enregistrement. On notera aussi les deux (magnifiques) pièces musicales que John Barry a expressément composées pour le film. Riches d'atmosphères, elles s'accrochent d'un jazz feutré qui plonge immédiatement l'auditeur dans le décor d'un film noir.

—Marc-André Lussier

Rock

★★★
SIX
Mansun
Epic/Sony

Il y a deux ans, à l'époque d'un premier album fort accrocheur, les quatre copains de Mansun portaient bien haut le flambeau de la pop britannique avec leurs refrains sucrés et leurs guitares mélodiques. Cette fois, avec le second *Six*, Mansun s'offre une nouvelle tête. Le côté britpop n'est pas complètement disparu, mais on sent chez Mansun un désir de plus en plus brûlant pour les expérimentations, les chansons de sept minutes, les pièces plus complexes. Métamorphose réussie ? Pas évident : malgré quelques bonnes idées repérées en cours de route, le rock de Mansun manque parfois de punch, de cohésion. Album de transition, *Six* annonce un Mansun nouveau genre, mais le résultat n'est pas si facile à digérer.

—Richard Labbé

★★★
LOUDMOUTH
Loudmouth
Hollywood/Universal

Loudmouth ne fait pas dans la dentelle. Ni dans le très compliqué. De plage en plage, les guitares rugissent sans arrêt, le chanteur Bob Feddersen s'époumone comme un possédé, et le reste du groupe se contente de faire un maximum de bruit. Dans le genre, le rock lourd et décapant de Loudmouth — parfois agrémenté de quelques bouts blues — n'est pas mauvais. Rien de neuf, mais pas mauvais. Bien sûr, on grimace parfois d'agacement à l'écoute de toutes ces références au hard-rock des années 70 — de Sabbath à Kiss — mais l'énergie et l'enthousiasme de Loudmouth viennent quelque peu camoufler les défauts. À consommer par petites doses.

—Richard Labbé

La longue plainte d'Alanis Morissette

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Il est presque dix heures quand Alanis Morissette se montre le bout du nez. La foule qui commençait à tré-pigner, l'ovationne spontanément.

Le Centre Molson ne déborde pas, mais il est à peu près plein — 12 500 personnes selon les chiffres officiels. Public jeune, des gars et des filles, entre 20 et 35 ans. Ils sont venus renouer avec la chanteuse, qui lançait son nouvel album (*Supposed Former Infatuation Junkie*) plus tôt cet automne.

D'entrée, on devine les nouveaux élans mystiques d'Alanis. Et l'influence de son périple en Orient. La scène est recouverte d'un motif en paisley psychédélique — à moins que ce ne soit le gros plan d'un tapis hindou. En arrière scène, un arbre aux mille ramifications, qu'on suppose être celui de la connaissance.

Le voyage initiatique de miss Morissette aurait-il porté ses fruits ? C'est avec *Baba*, une chanson sur l'absolution et l'illumination, qu'elle débute son spectacle, pendant qu'une lumière bleutée baigne ses cinq musiciens. Le ton est donné.

Minuscule dans sa tunique indienne, Alanis ressemble à une granole du Plateau qui passe ses dimanches après-midis aux tam-tams. Elle tranche résolument avec son public, qu'on imaginerait mieux dans un cruising bar de la rue Saint-Laurent.

Qu'importe, la complicité est réelle. Si la foule semble plus familière avec les « vieilles » chansons

d'Alanis (comprenez : celles de *Jagged Little Pill* elle adopte sans condition son nouveau matériel. Réactions enthousiastes lorsqu'elle aborde *Joining You* — son plus récent single.

Présence scénique indéniable. Alanis habite la scène comme elle est habitée par ses propres chansons. Sa conviction est palpable. On pourra mettre en doute son virage spirituel, mais personne ne lui reprochera son manque de générosité sous les projecteurs.

Quoi qu'on en pense (la réussite commerciale est toujours suspecte) Alanis n'est pas une autre de ses petites pitouines qui on peur de suer. Visiblement, elle croit énormément à ses chansons. Il faut la voir sur scène, telle une petite fille déglinguée, atteinte de spasmes, frisant parfois la crise d'épilepsie. À plusieurs reprises, la chanteuse laisse le micro pour s'abandonner à la danse, à la transe. Prétexant de longues séquences instrumentales tirant sur le psychédélisme.

Pendant une grosse heure et demie, Alanis Morissette enfle les chansons comme une longue plainte, avec ses airs obsédants, intercalant les incontournables (*You Learn, You Oughta Know, Perfect, Hands In My Pocket*) et les nouvelles chansons plus (*Joining You, Thank You*) ou moins connues (*Are You Still Mad, Sympathetic Character, Unsent*).

Heure de tombée oblige, il faut quitter aux deux tiers du spectacle, alors que la chanteuse entame *You Oughta Know* sous les cris. Sentiment d'agréable surprise. Alanis Morissette offre un spectacle inspiré et personnel. Un spectacle qui ne sent pas la formule — une chose rarissime dans les shows d'arène.

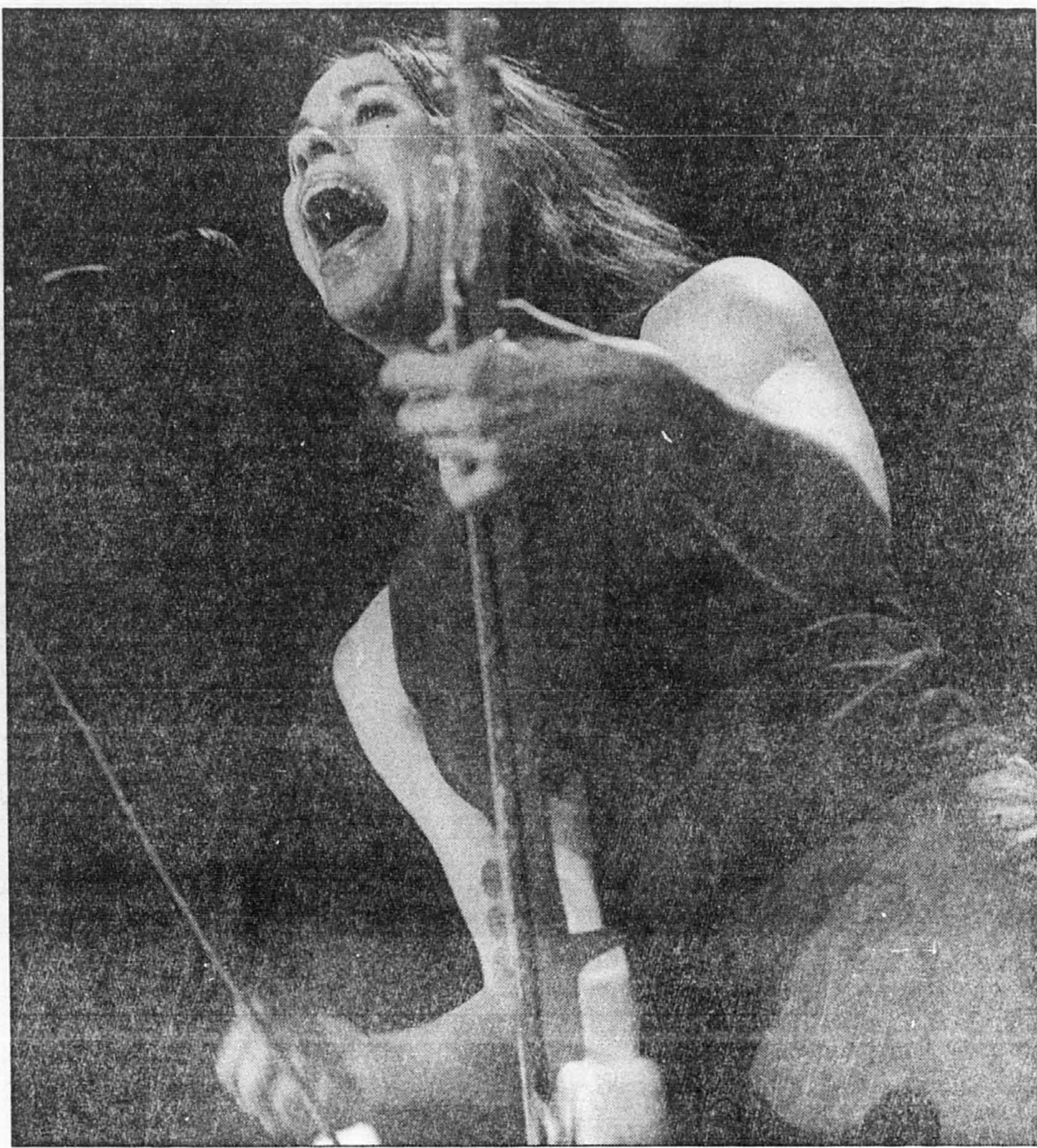


PHOTO MICHEL CHAMBERLAND, La Presse

Pendant une grosse heure et demie, Alanis Morissette enfle les chansons comme une longue plainte.



les uns les autres

Une femme culottée

Valérie Lemerrier vient de lancer *Le Derrière*, film qu'elle a écrit, dans lequel elle joue et qu'elle a réalisé. Il s'agit, bien sûr, d'une comédie. À la mort de sa mère, une jeune femme part sur les traces de son père et découvre qu'il est homosexuel. Pour se faire admettre, elle pense que la meilleure idée est de se faire passer pour un jeune homme... Le magazine *Ciné Live* a fait le point avec cette femme orchestre culottée.

— Comment l'actrice Valérie Lemerrier pense-t-elle diriger ses acteurs ?

— Très durement, je crois ! Claude Rich me disait : « J'ai tourné soixante-dix films. Eh bien avec toi et le nombre de prises que je dois refaire, j'ai l'impression d'être encore un débutant ! ». En fait, je ne lâche le morceau ni avec les techniciens ni avec les comédiens. C'est la condition pour qu'au final, je sois satisfaite du

film... Il n'y a pas de recette, sinon celle de vous faire plaisir, de prendre les acteurs dont vous rêvez, d'écrire les dialogues que vous avez envie d'entendre...

— Mais c'est un luxe ! L'indépendance se paye cher et vous semblez, entre deux phases de surexposition médiatique, être plutôt chic de vos prestations...

— Ce que les gens ne savent pas, c'est que les one man shows rapportent beaucoup plus que les rôles au cinéma. Donc, quand j'ai besoin d'argent, je fais une tournée. Pour le reste, je n'ai pas envie de faire parler de moi inutilement ! Je me fous de ne pas faire la couverture des journaux pendant deux ans si je n'ai rien à dire. C'est même salutaire, à l'instar des couturiers qui se retirent pour chercher l'inspiration, de prendre du recul par rapport au showbiz...

— Comme un retour aux vraies valeurs... À l'inverse des faux-semblants que vous dé-

noncez dans ce métier en parlant de « jeunes premiers qui veulent avoir l'air de voyous alors qu'ils n'ont jamais cassé la gueule à quelqu'un, ni quitté Saint-Germain-des-Près »...

— C'est vrai. Mais c'est un peu le sujet du *Derrière* : il faut assumer ce que l'on est. Ne pas jouer à être crade si on ne l'est pas... Il y a trente ans, Belmondo et Delon interprétaient des voyous, mais ils l'étaient aussi dans la vie.

— Et vos autres passions ? La pub, la chanson, les spectacles ?

— La pub, j'en ai marre ! J'en ai fait quinze, la dernière il y a un bout de temps... Ça prend trop de temps, et tout ça pour aboutir à quelque chose de très consensuel. La chanson ? J'aimerais faire un disque de reprises de Mireille, que j'adore, avec quelques compositions de Françoise Hardy. Quant au one woman show et même en ce qui concerne un prochain film, j'ai des idées...



Valérie Lemerrier

Zoom



Roberto Benigni

« La première fois de leur vie où mon père et ma mère sont allés voir un film, c'est le jour où j'en ai fait un. Ils sont restés dans la salle toute la journée jusqu'à minuit ; ils ne savaient pas qu'il suffisait de voir le film une fois. Moi, la première fois que je suis allé au cinéma, c'était avec ma grande sœur. On a vu *Ben Hur* dans un cinéma en plein air. En été, dans une prairie couverte de tournesols. Mais comme on ne pouvait pas payer nos places, on a regardé le film à l'envers. Tout était à l'envers : c'était *ruH neB*. On voyait les sous-titres dans le mauvais sens : « *!ruH neB !ruH neB* » »

»

Les mots

RACINE — Premier pas du mot.

ESPÉRANTO — Le dollar, le yen, le mark ou l'écu ?

DIVORCE — La dernière scène.

ALARMISTE — Pessimiste toujours prêt à crier « Au feu ! »

HACHE — Guillotine de la première génération.

AMBULANCE — Taxi des opprimés.

ÈVE — Côte de liesse.

Maurice Crépin

Dictionnaire de l'humour irrévérencieux

Flash

Cinéma, cinéma!

George Clooney accroche définitivement sont stéthoscope de médecin dans la série télé *ER* pour ne s'attacher qu'au cinéma. Dès qu'il aura terminé le tournage de *Three Kings*, un film sur la guerre du Golfe, il enchaînera avec *Wherefore Art Thou ?* avec les frères Joel et Ethan Coen. On sait peu de choses de ce dernier film, les deux réalisateurs se contenant de dire en riant qu'il est basé sur *L'Odyssée* d'Homère... Mais on sait tout de même que Clooney sera à la tête de trois détenus qui, dans les années trente, s'évadent d'un bagne du Mississippi.

Des salades

■ Cher a vu rouge lorsqu'un animateur de talk-show britannique lui a demandé s'il était vrai qu'elle s'était fait retirer deux côtes pour amincir sa ligne, et qu'elle s'en servait comme ustensiles à salade. Outrée, elle lui a demandé : « Mais qui a bien vu vous raconter ça ? ». Même lorsque l'animateur lui eut avoué qu'il blaguait, elle ne décolora pas : « Des ustensiles à salade !! Non, mais ! »

Chacun pour soi

■ Courtney Cox a-t-elle été aux petits soins pour son fiancé pendant qu'il était aux prises avec une sérieuse grippe, en l'aidant à se rétablir ? Pas du tout ! Elle a envoyé David Arquette passer trois jours dans un hôtel, pour ne pas risquer d'attraper elle



George Clooney

aussi le virus...

Knock-out !

■ Antonio Banderas et Woody Harrelson ont été vus titubant comme deux ivrognes à la sortie d'un immeuble de Santa Monica. Mais l'alcool n'y était pour rien ; ils émergeaient d'un gymnase où ils s'entraînent à fond pour tenir les rôles de deux boxeurs lessivés dans *Play It to the Bone*.

Fausse note

■ L'ex pin-up hollywoodienne Tuesday Weld n'apprécie pas beaucoup la musique classique, ce qui ne l'a pas empêchée de marier le violoniste Pinchas Zukerman, il y a

une dizaine d'années. Aujourd'hui, l'harmonie étant rompue, le musicien réclame le divorce parce que, invoque-t-il dans sa requête, Tuesday lui a avoué : « Pourquoi devrais-je aller à un autre concert alors que j'ai déjà entendu cette musique ? Je ne peux pas supporter une note de plus ! »

Le Viagra, bon placement !

■ Jack Nicholson, qui vient d'avoir 62 ans, a très tôt investi dans la compagnie qui a mit au point le Viagra. Ça lui a rapporté une fortune, mais il refuse de préciser s'il fait ou non usage du produit.

007 en larmes

■ « Mon nom est Bond — snif ! snif ! — James Bond. » Eh oui, 007 verse un pleur dans *The World Is Not Enough* en apprenant l'assassinat de Q. Pierce Brosnan, qui veut rendre son personnage un peu plus humain, s'offre même une dépression nerveuse suivie d'une sérieuse thérapie...

SOURCES : Movieline, People, Film Review

AU JEU!

□ Drame policier d'Alfred Hitchcock d'après un roman de Joseph Conrad, *The Secret Agent* (1936). Le propriétaire d'un petit cinéma s'avère être un saboteur au service de l'étranger. Sa femme le tue avec un couteau de cuisine. De quel film s'agit-il ?

RÉPONSE : (*Sabotage*) *Agent secret*

Pop-corn

■ C'est Robert De Niro qui m'a le plus inspiré. Que ce soit dans *Taxi Driver* ou dans *Raging Bull*, à chaque fois, j'ai reçu des décharges électriques, à chaque fois, je trépigais sur mon siège. J'aime bien aussi les acteurs qu'on ne reconnaît pas d'un film à l'autre, comme Billy Bob Thornton. Mais finalement, en mûrissant, on refuse cette idée d'avoir un modèle. Parce que ce qui fait de vous un bon acteur n'est pas quelque chose que vous avez copié ou volé à d'autres. C'est à l'intérieur de vous.

Robert Carlyle — *Ravenous*

■ Je quitte facilement mes personnages parce que je travaille beaucoup avant. Il faut faire très attention aux états d'âme. Ce n'est pas bon de rester collé sur un personnage. D'ailleurs, je n'airne pas l'ex-

pression « entrer dans la peau d'un personnage ». On n'y entre pas à 100 %. Ça, c'est des phrases de comédien « intello »...

Anne Parillaud

■ Je ne pète pas assez fort pour exprimer mon opinion.

James Woods dans *Jugé coupable*

■ On dit n'importe quoi sur la violence au cinéma. Il faut se faire une raison : elle a depuis toujours fait partie du spectacle, et c'est le reflet d'une certaine réalité. Difficile d'aboutir à une bonne histoire sans un conflit, qu'il s'agisse d'adultère, de meurtre, de vol... C'est l'essence même du drame : quelqu'un doit se mettre en travers du bon droit, cela fait partie du processus dramatique.

Mel Gibson

Cannes découvre enfin Almodóvar

Agence France-Presse
CANNES

Avec *Tout sur ma mère*, présenté en compétition, l'Espagnol Pedro Almodóvar a remporté hier le premier vrai succès critique et public du 52^e Festival international du film avec ce mélodrame haut en couleurs qui aurait pu tout aussi bien s'appeler « ma mère s'appelle papa ».

Un Almodóvar dont c'est le 13^e film et qui se trouve pour la première fois de sa carrière en compétition à Cannes. Un oubli que le réalisateur nullement revancharde a pris avec bonhomie en rappelant que le festival avait superbement ignoré en 1987 son *Femmes au bord de la crise de nerfs*, le film qui l'avait imposé.

Nourri de Douglas Sirk et de mélodrames sud-américains, fana de ces reines du mélodrame que sont Bette Davis ou Joan Crawford, Almodóvar signe avec *Tout sur ma mère* un de ces films dont il s'est fait une spécialité, entre rires et larmes, aux couleurs aussi vives que les toilettes et le verbe de ses héroïnes.

Le film raconte l'amitié de plusieurs femmes, Manuela, qui vient de perdre accidentellement son fils adolescent (Cecilia Roth), Humarója, une diva du théâtre lesbienne



Le réalisateur Pedro Almodóvar pose ici en compagnie de quelques-unes des comédiennes faisant partie de *Tout sur ma mère*.

(Marisa Paredes), Rosa, une jeune et jolie religieuse enceinte (Pénélope Cruz). La mère en question dans le titre est l'ancienne compagne de Manuela, un travesti, qui se trouve également être le père de

l'enfant à naître de Rosa.

Une histoire simple avec des gens tout à fait ordinaires donc, ce qui, pour Almodóvar, témoigne de l'évolution des mœurs en cette fin de siècle. « Avec l'avènement de la

démocratie espagnole, nous avons gagné en tolérance mais celle-ci garde souvent un aspect moralisateur », a dit un Almodóvar visiblement rétif à l'idée d'être jugé politiquement correct.

Lors de la conférence de presse qui a suivi la projection de son film, il s'est d'ailleurs exprimé de manière impressionnante qu'il aurait pu s'assagir en disant, à propos de l'Allemand Rainer Werner Fassbinder, à qui un journaliste le comparait : « C'est vrai que nous sommes tous les deux gros et qu'on aimait tous les deux la cocaïne. » Il a aussi exprimé le regret que les « nuits madrilenas ne soient plus ce qu'elles étaient », soupirant que la « vie nocturne de la capitale espagnole commence à ressembler à celle d'Oslo. »

Cette légèreté contrastait avec la gravité du Russe Alexandre Sokourov, lui aussi en compétition, avec une oeuvre ambitieuse dont on se demande quelle place elle peut se frayer dans le paysage cinématographique contemporain tant elle semble aux antipodes de l'esthétique dominante.

Avec *Moloch*, ce protégé de Tarkovski raconte une journée dans le vie d'Adolf Hitler. Le Fuhrer n'y ressemble guère à l'image du chef nazi inquiétant saisi dans toute sa fureur soldatesque. Il y apparaît au contraire comme un banal quidam, dérisoire, hypocondriaque, harcelé par une femme amoureuse excédée, Eva Braun, qui le traite de « nul » au comble du dépit. Il n'y a pas de farce dans cet étonnant exercice cinématographique qui ne fait rien pour séduire. « Je fais des films pour les gens qui préfèrent lire », a d'ailleurs dit le réalisateur russe en ajoutant qu'il comprenait très bien qu'on puisse préférer Tolstoï ou Charles Dickens à ses films.

souvenirs, souvenirs

Le livre français à Paris

PIERRE VENNAT

Le Salon du livre de Paris de cette année était consacré au Québec, mais ce n'est pas d'hier que les Québécois essaient de prendre leur place sur le marché français. Le 11 mai 1949, il y a donc un demi-siècle, notre journal faisait écho au voyage en France, qualifié de fructueux, de Paul Pélaude, de la Société des éditeurs canadiens qui venait d'obtenir des amendements à la loi rendant enfin possible l'entrée du livre canadien en territoire français. Paul Pélaude, qui dirigeait les Éditions Variétés, affirmait alors qu'entrer le livre canadien en France n'était pas tout. Il fallait le vendre et créer la demande en conséquence. C'est pourquoi on parlait d'organiser un

réseau de critiques et de chroniqueurs littéraires pour rédiger dans les revues et journaux français des recensions de livres canadiens. On voulait également dénicher des libraires qui pousseraient, par les moyens publicitaires dont ils disposent, la vente des oeuvres de nos auteurs. Les premiers contacts étaient établis, on s'attendait à ce qu'ils donnent fruit en peu de temps, mais force est, cinquante ans plus tard, de dire qu'on est encore au début.

Du music-hall en français

Il y a un demi-siècle, on faisait savoir que les beaux jours du music-hall du spectacle de variétés et du vaudeville, comme on en avait vu pendant tant d'années au Loew's, au Princess et à l'Imperial allaient revenir périodiquement et

en français, grâce à Canadian Concerts & Artists. Cette compagnie de production de spectacles avait fait venir la première troupe du genre recrutée dans les divers music-halls de Paris pour la présenter, d'abord au Palais Montcalm de Québec, ensuite au His Majesty's, de Montréal. Les débuts de la troupe, mercredi le 11 mai 1949 à Québec avaient obtenu un très vif succès au point que l'imprésario avait décidé de présenter trois autres spectacles du genre la saison suivante et selon Jean Béraud, « si leur programme est de la qualité et à la variété de celui-ci, la réussite est assurée ». Et le journaliste de conclure : « Beau spectacle, bien agencé, se déroulant rapidement, joué par tous avec talent et souvent avec un brio irrésistible, le « Music-Hall de Paris » est tout ce qu'on en espérait et devrait plaire à tous. »

L'élégance... sans griffe!
LE MERCREDI DANS **La Presse** DANS LE CAHIER **Mode**

« UN FILM À CHÉRIR... »

« Cher est de retour et elle est merveilleuse à voir. »
Peter Travers, ROLLING STONE
« Vous pourriez ne plus jamais voir autant de grandes actrices se partager l'écran. »
Rex Reed, NEW YORK OBSERVER
UN FILM DE FRANCO ZEFFRELLI

Thé Mussolini

Une histoire de double vie civile.
UN FILM DE FRANCO ZEFFRELLI AVEC (PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE) CHER, JUDY DENCH, JOAN PLOWRIGHT, MAGGIE SMITH, LUCY TONKIN ET POUR LA PREMIÈRE FOIS À L'ÉCRAN CHARLIE LUCAS ET BAIRD WALLACE «THE AVEC MISSOULI» AVEC MASSIMO GIANNI, PAOLO SEGANTI ET MICHAEL WILLIAMS COSTUMES: ENNY DE AGUIA, ANNA ANINI ET ALBERTO SPIAZZI MONTAGE: CARLO CENTO AVIGNA ET GIORA FIORELLA MARIANI MONTAGE ALESSIO VLAD ET STEFANO ARNALDI PRODUCTIONS PISCIOTTO PRODUCTIONS MONTAGE: TARIO ANWAR PRODUCTIONS DAVID WATSON COSTUMES: JOHN MORITZ ET FRANCO ZEFFRELLI

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL.

« UNE BRILLANTE COMÉDIE SATIRIQUE... »
MARC ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE
MATTHEW BRODERICK REESE WITHERSPOON

election

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL.

« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE POUR UNE SORTIE ROMANTIQUE! »
« Un triomphe ! »
« Un film drôle avec du cœur... qui nous séduit. »
« Drew Barrymore est super. »
UN BAISER, ENFIN!
(Version française de Never Been Kissed)
À L'AFFICHE! 2753654
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS!

TRAQUENARD EST UN CLASSIQUE.
« TRAQUENARD EST GÉNIAL. SEAN CONNERY... SÉDUISANT ET ENJOÛEUR. »
SEAN CONNERY CATHERINE ZETA-JONES
TRAQUENARD
(VERSION FRANÇAISE DE ENTRAPMENT)

A L'AFFICHE!		VERSION FRANÇAISE		MAINTENANT OUVERT!	
QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODEON	LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODEON	SPHERETECH 14	CINÉPLEX ODEON
PARADIS	CINÉPLEX ODEON	PONT-VIAU 16	CINÉPLEX ODEON	TASCHÉREAU 18	CINÉPLEX ODEON
ST-BRUNO	CINÉPLEX ODEON	BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODEON	LAVAL (Carrefour)	CINÉPLEX ODEON
CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉPLEX ODEON	CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODEON	PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODEON
PLAZA REPENTIGNY	CINÉPLEX ODEON	STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX ODEON	DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODEON
ST-HYACINTHE	CINÉPLEX ODEON	STE-ANNE	CINÉPLEX ODEON	DORVAL	CINÉPLEX ODEON
		VALLEYFIELD	CINÉPLEX ODEON	CHATEAUGUAY	CINÉPLEX ODEON

MEGA-PLEX SPHERETECH 14
TEL: 514-745-5566 (3500 COTE-VERTU, VILLE ST-LAURENT)
MAINTENANT OUVERT

CINÉMAS MEGA-PLEX GUZZO GUZZO
94 ÉCRANS DANS MONTRÉAL ET GRAND MONTRÉAL
WWW.CINEMASGUZZO.COM

HORAIRE DU 16 AU 20 MAI (COUCHE-TARD "C-T" VENDREDI & SAMEDI)

MATINÉE REPRÉSENTATION AVANT 18H00 PRIX RÉDUIT DANS TOUS NOS CINÉMAS Le PARADIS 514-354-3110 LACORDAIRE 11 514-382-3000	CERTIFICATS CADEAUX DES CINÉMAS GUZZO DEMANDEZ-LES À LA BILLETTERIE!	STAR WARS ÉPISEDE 1: LA MENACE FANTÔME (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 2: LE CLONAGE (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 3: LA PRISONNIÈRE (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 4: L'ÉMEUTE (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 5: LA MÈRE (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 6: LE SÉDUCTEUR (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 7: LE SÉDUCTEUR (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30	STAR WARS ÉPISEDE 8: LE SÉDUCTEUR (G) [DOLBY Digital] MER-JEU 7:00-9:30
--	---	---	--	--	--	---	--	--	--

LA SAGA DÉBUTE AUX CINÉMAS CINÉPLEX ODÉON LE 19 MAI

STAR WARS EPISODE I LA MENACE FANTÔME LA MENACE FANTÔME AU (514) 849-FILM

GUIDE HORAIRE CINÉGUICHET

MATINÉES À PRIX RÉDUITS... Veuillez prendre note que le guide horaire est sujet à changements sans préavis.

RÉSERVEZ NOTRE BAR... TÉLÉPHONEZ-NOUS AU (514) 849-8080 POSTE 333

QUARTIER LATIN (17 SALLES DE CINÉMAS) 350 rue Émery, coin St-Denis 849-FILM-111

DU 14 AU 20 MAI 1999

CENTRE-VILLE OUEST

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

FAUBOURG PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

ATWATER PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD... BROSSARD PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE SUD (suite)... DELSON (Place) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

RIVE NORD... LAVAL (Galerias) PV... MUMMY (THE) (v.o. anglaise) (13 ans) / A L'AFFICHÉ SUR 2 ÉCRANS

horaires

ÉGLISE SAINT-LÉON (Westmount) Dim., 20 h, Chœur du Studio de Musique ancienne de Montréal. Dir. Christopher Jackson. Motets (Bach).

BLANCHE - AU NOM DU PÈRE ET DU FILS Cinéma québécoise (salle Fernand-Séguin): 20h.

STAR WARS EPISODE I LA MENACE FANTÔME THE PHANTOM MENACE

VERSAILLES 353-7880... DORVAL 631-8586... PARIS 866-3856... LOEWS 861-7437... F.P. GREENFIELD PK 450-672-2229